



La rubrique

DES PATRIMOINES *de Savoie*

Conservation Départementale du Patrimoine

NUMÉRO DIX ■ DÉCEMBRE 2002



Le chevet de la Sainte-Chapelle, XV^e siècle, Château des ducs de Savoie, Chambéry

La rubrique des Patrimoines de Savoie
Numéro dix

Conseil général de la Savoie

Conservation départementale du Patrimoine
Hôtel du département
BP 1802
73018 Chambéry cédex
Téléphone
(00-33-4) 04 79 60 49 36
Télécopie
(00-33-4) 04 79 60 49 01
E-mail
cdp@cg73.fr

Directeur de la Publication
Jean-Pierre COUREN

Rédacteur en chef
Philippe RAFFAELLI

Secrétariat
Caroline LANFANT

Crédit photographique

Jean-François Laurenceau (CDP) (couverture) documents
Dominique Barbero (pages 3 et 4)
Denis Vidalie (pages 5 et 6)
Conseil général de la Haute-Savoie – Laurent Guette (page 6)
Pierre Plattier (pages 7 et 8)
Jean-François Laurenceau (CDP)
Jean-Claude Giroud (photothèque le Musée savoisien) (pages 9 à 13)
Manuelle Vêran-Héry (pages 14 et 15)
Pierre-Jérôme Rey (pages 16 et 17)
Joël Serralongue
Anne Baud (page 18)
Pierre Tairraz
Albert Plossu
Le Petit Dauphinois
Collection Frison-Roche (pages 19 à 21)
Musée Faure (page 22)

Conception graphique et réalisation

Editions COMPACT
Dépôt légal
4^{ème} trimestre 2002
Tirage 1800 exemplaires
ISSN 1288-1635



Pour une plus grande ouverture du château des ducs au public

État et Département dialoguent régulièrement pour assurer la conservation et la restauration des sites, des immeubles et des objets mobiliers protégés au titre des Monuments historiques qui constituent le patrimoine des collectivités locales. Leur réhabilitation sollicite les savoir-faire traditionnels mais aussi les techniques les plus actuelles dans le respect de normes professionnelles, comme par exemple, la Charte de Venise. Elle contribue bien évidemment à l'enrichissement et à la qualité du cadre de vie savoyard dont l'attractivité doit beaucoup à la variété des pays de Savoie, à leur originalité historique et culturelle. La découverte ou la redécouverte du patrimoine par un public de plus en plus sensibilisé est devenu un indéniable atout pour le développement des territoires et fait l'objet d'un large engouement. Le patrimoine tient désormais une place non négligeable dans le renouvellement de l'offre touristique si déterminante dans l'activité économique de notre département.

Parmi de nombreux projets, la Direction Régionale des Affaires Culturelles Rhône-Alpes et le Département de la Savoie se préoccupent actuellement de la valorisation d'un élément majeur du patrimoine historique, l'ancien château des ducs de Savoie à Chambéry, « concédé gratuitement et en toute propriété » à la collectivité départementale au lendemain de la seconde Annexion de la Savoie à la France, en 1860.

La volonté affichée de l'Assemblée départementale d'engager une réflexion n'est heureusement plus dictée par l'urgence, comme ce fut le cas lors du grand incendie de 1997 qui détruisit une partie de l'aile de la Préfecture où se trouvaient les anciens « Appartements royaux » puis impériaux.

Il s'agit aujourd'hui de redonner une dimension culturelle à ce château classé parmi les Monuments historiques depuis 1881 dont l'attractivité touristique grandit d'année en année.

Les travaux entrepris ces dernières années sous la maîtrise des Monuments historiques témoignent de la continuité de cet engagement avec la restauration aujourd'hui achevée des façades nord et ouest du château. Un second chantier mobilisateur d'énergies a permis, grâce au mécénat d'entreprise de Gaz de France, la restauration des grandes verrières de la Sainte-Chapelle, un témoignage rarissime de l'art du vitrail à la Renaissance, sous la maîtrise d'œuvre de Monsieur Alain Tillier, Architecte en chef des Monuments historiques. Sa réalisation très délicate a été confiée au maître peintre-verrier Didier Alliou (atelier Vitrail France, Le Mans) dont on sait toute la compétence et la passion. Les vitraux restaurés ont été inaugurés le 13 septembre dernier. Lors des journées du patrimoine, les 21 et 22 septembre, la Sainte-Chapelle a accueilli plus de 1300 visiteurs venus les admirer.

Des projets sont d'ores et déjà prévus comme la rénovation intérieure de la Sainte-Chapelle ; une étude préalable sera conduite dans les prochains mois par Monsieur Grange-Chavanis, Architecte en chef des Monuments historiques, désormais en charge de la Savoie, suivie par la réhabilitation de la cour d'honneur et des jardins du château. Un « projet de monument » proposera, dans les prochaines années, une plus large ouverture du château des ducs au public. Il prendra en compte l'amélioration des espaces d'accueil et des parcours de visite mais aussi l'animation culturelle de ce haut-lieu historique par des spectacles et des expositions où dialogueront arts vivants et patrimoine.

Jean-Pierre Vial

Président du Conseil général de la Savoie

Conservation départementale du Patrimoine de la Savoie

Direction
Jean-Pierre COUREN
conservateur en chef du patrimoine

Françoise BALLET, conservateur du patrimoine
Philippe RAFFAELLI, conservateur du patrimoine
Jean-François LAURENCEAU, assistant qualifié de conservation
Vinciane NEEL, assistante de conservation
Françoise CANIZAR, rédacteur
Nicole DUPUIS, adjointe administrative
Caroline LANFANT, secrétaire
Hervé FOICHAT, chargé de l'informatisation des collections départementales et des nouvelles technologies

ont collaboré à ce numéro ■ Dominique BARBERO, Professeur, Université Lyon 3, dominique.barbero@voila.fr ■ Corine CHORIER, Attachée de conservation, Conservatoire d'Art et d'Histoire de Haute-Savoie, 04 50 51 02 33 ■ Catherine CUENOT, Commissaire de l'exposition Frison-Roche, 04 50 53 32 62 ■ Claire GRANGÉ, Directrice de la Maison des Jeux Olympiques, 04 79 37 75 71 ■ Christophe GUFFON, service départemental d'Archéologie, Haute-Savoie, s04 50 51 96 40 ■ Jean-François LAURENCEAU ■ André LIATARD, Attaché de Conservation, musée Faure d'Aix-les-Bains, 04 79 61 06 57 ■ Vinciane NEEL ■ Isabelle PARRON-KONTIS, Archéologue, Centre d'Étude, de recherche et d'Information en Archéologie et Histoire, 04 72 76 28 85 ■ Philippe RAFFAELLI ■ Pierre-jérôme REY, Archéologue, pierjrey@club-internet.fr ■ Dominique RICHARD, Conservateur régional des Monuments historiques, DRAC Rhône-Alpes, 04 72 00 44 00 ■ Joël SERRALONGUE, Archéologue départemental de la Haute-Savoie, 04 50 51 96 40 ■ Manuelle VÉRAN-HÉRY, Architecte du Patrimoine DPLG, 04 78 81 56 30 ■ Marie WOZNIAK, Chargée de Mission, FACIM, 04 79 60 59 00

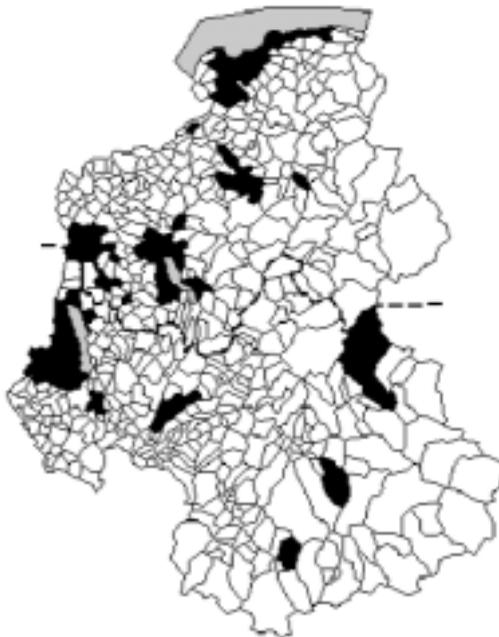
Une base de données territoriales et patrimoniales : le cadastre sarde



Fleuron des Archives savoyardes, le cadastre sarde tant dans ses livres que par ses mappes aquarellées constitue une véritable base de données territoriales et patrimoniales. Hélas, l'état des mappes ne permet pas de les consulter facilement : les originaux ne sont pas consultables, les mappes copiées se détériorent. C'est pourquoi, conscientes que la restauration des mappes et des livres n'était pas suffisante, les Archives des départements savoyards ont décidé de numériser les plans qui pourront être accessibles sur cédérom et sur le Net.

L'ensemble, livres et mappes, constitue une des principales collections du patrimoine des départements savoyards et la plus importante base de données territoriales européenne et même mondiale pour l'étude du premier tiers du XVIII^e siècle¹. C'est pourquoi en collaboration avec les Archives départementales de Savoie et de Haute-Savoie et la Conservation départementale du Patrimoine de la Savoie, nous avons décidé de créer à partir de ce fond un Système d'Informations Géographiques historiques. C'est un travail considérable qui a demandé dans un premier temps de mettre au point des méthodes nouvelles² (c'est la première fois que l'expérience est tentée). Les plans sont calés sur l'IGN (Lambert II), l'ensemble des données des différents livres est relié à la parcelle.

A partir de ce Sig, nous éditons des atlas communaux (soit sur support papier format A2, soit sur cédérom) qui contiennent pour chaque parcelle l'ensemble des données contenues dans les différents livres (une vingtaine de renseignements environ), une liste de tous les propriétaires de la commune et l'indication du numéro



Avancée des travaux.
(En noir, les communes
dont les mappes ont été publiées.)

de leur(s) parcelle(s) ; un ensemble de cartes concernant la paroisse : localisation du chef-lieu, indication des chemins et des rivières, indication des lieux-dits, qualité des parcelles, nature des parcelles, un découpage de la commune en secteur avec indication de toutes les parcelles... ; mais également pour chaque propriétaire important d'une commune, une carte de la nature des parcelles de sa propriété communale³.

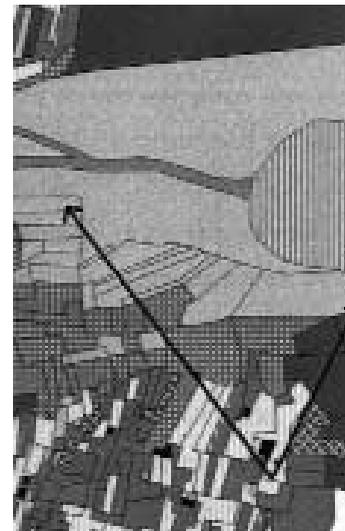
Les apports d'un tel outil à la connaissance de « la géographie du passé » sont très importants,

Notes

1. D. Barbero, *Patterns of Land Use in Alpine Savoy in the Eighteenth Century*, 27th Annual meeting of the Social Science History Association, October 24-27, 2002.

2. D. Barbero, *Représentation cartographique d'une image vécue : le cadastre sarde. Essai de géographie historique*. Thèse de Doctorat, trois volumes ; 253, 219 et 180 p.

3. Ces atlas sont disponibles en écrivant à FCA-SIG, 28 rue de la Voutillière, 69410 Champagne-au-Mont-d'Or.



Localisation d'une gouache de Jean Dubois (1789-1849), École genevoise, le glacier des Bossons en crue vers 1830.



nous pouvons par exemple localiser presque parfaitement l'emplacement d'où a été dessinée une aquarelle. Nous pouvons de ce fait apprécier l'exactitude de ce qui nous est proposé. Cette gouache du glacier des Bossons au plus fort de sa poussée, nous montre de magnifiques pyramides de glace dominant le village du Mont. Nous pouvons parfaitement localiser cette vue. Ce qui nous permet de bien saisir l'importance de la variation du glacier, mais aussi l'importance de ce dernier dans l'inconscient collectif des Chamoniards. Les flèches indiquent l'angle de vision proposé par Jean Dubois. Dans l'aquarelle le glacier ferme le paysage à 90 % ; un siècle auparavant, il n'apparaissait pas.

Le cadastre sarde nous apporte des indications importantes en particulier pour le tracé des rives des lacs : nous pourrions ainsi mesurer les comblements.

Ce cadastre nous renseigne sur la géographie historique d'une partie de la population savoyarde du XVIII^e siècle, celle des propriétaires. Nous pouvons étudier soit les propriétaires, soit les patronymes de ces derniers. L'étude des patronymes est très intéressante pour la connaissance des populations anciennes car ils sont souvent utilisés comme marqueurs de parenté : les porteurs d'un même patronyme sont supposés posséder des ancêtres communs, et sont aussi des marqueurs de migration : les porteurs d'un même patronyme sont supposés posséder une origine géographique, plus ou moins lointaine, identique.

Le cadastre sarde est aussi un outil pour l'aménageur. Des « accidents climatiques » marquèrent les années 1733-1734, un certain nombre de parcelles en subirent les conséquences. Les propriétaires ne voulaient plus que leurs parcelles soient imposées suivant l'estimation faite sur le terrain quatre ou cinq ans auparavant.

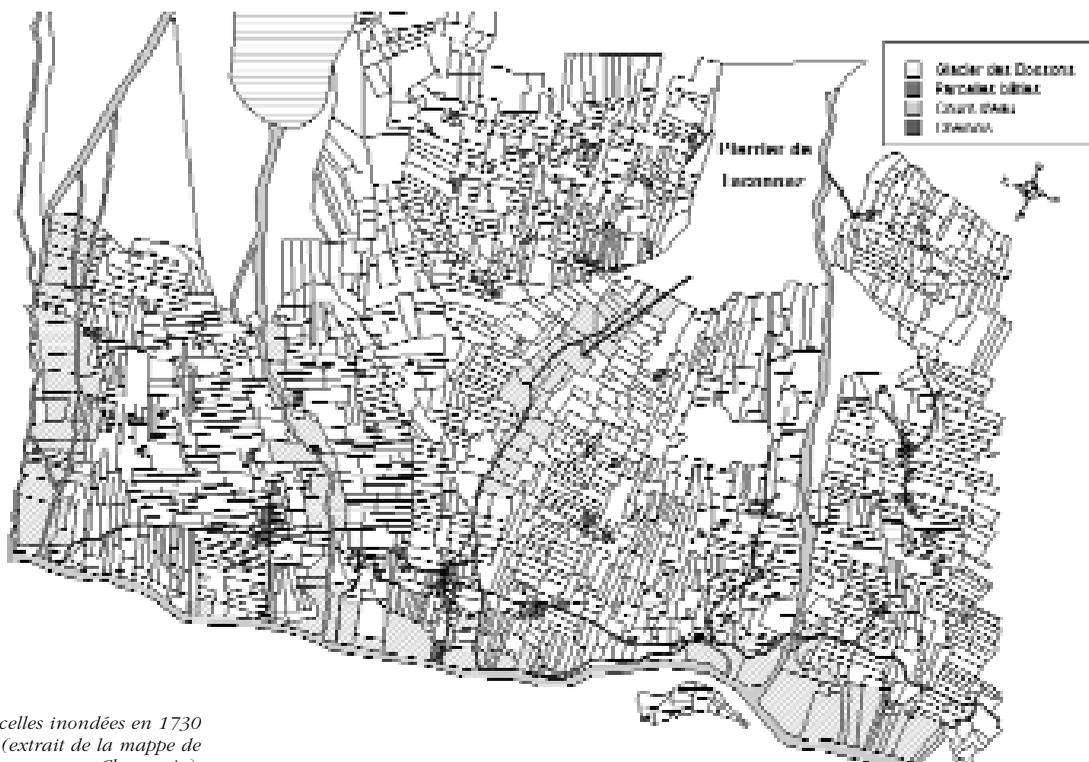


Rivage de Sevrier (lac d'Annecy).
(En blanc, l'ancien rivage de 1730.)

C'est pourquoi nous trouvons dans les tabelles alphabétiques des propriétaires, un petit cahier indiquant la dégradation « entière » ou « en partie » d'une parcelle. Pour que l'administration fiscale modifie son calcul, il fallait que la demande fut fondée...

A partir de cette base de donnée descriptive d'une situation à un moment donné, notre ambition est d'inclure pour chaque parcelle, chaque fois que cela nous sera possible les diverses mutations (livres journalier et livre des transports) pour la période sarde, puis d'inclure les cadastres des XIX^e et XX^e siècles avec les différentes mutations. Nous aurons ainsi, pour la Savoie, l'outil qui permettra de suivre l'histoire d'une parcelle sur trois siècles.

Dominique Barbero



Parcelles inondées en 1730
(extrait de la mappe de Chamonix).

La collection

Évariste Jonchère (1892-1951)

Conservatoire d'art et d'histoire de Haute-Savoie

M U S É E S



& COLLECTIONS

Au centre,
Fleuve Rouge
(vue de dos).

En bas, à droite,
métisse
sino-bretonne.

Les sculptures de la collection Evariste Jonchère, acquises en 1987 à l'occasion d'une donation de la veuve de l'artiste, Madame Lucienne Jonchère-Debiol, n'avaient pas été présentées en Haute-Savoie depuis 1994.

Cette donation comporte 82 œuvres de format et techniques divers : bronzes, plâtres originaux, terres cuites et céramiques, statues monumentales et statuettes, modèles réduits ou grandeur nature de bas-reliefs monumentaux.

A cette variété de matériaux s'ajoute la diversité des thèmes iconographiques traités, largement représentatifs de l'œuvre de l'artiste : sujets mythologiques, allégories à sens politique, bustes ethnographiques, portraits divers.

De formation classique en effet, Evariste Jonchère persévère jusqu'à obtenir, en 1925 le Grand Prix de Rome qui le conduit sur la voie des commandes publiques. Attiré par les pays étrangers, il parvient à obtenir des missions officielles qui lui permettront de répondre à son goût du voyage et à son intérêt pour l'observation des peuples et des activités sur les autres continents. A cette formation académique, à ce goût de l'observation, et à ce penchant pour une représentation naturaliste, Evariste Jonchère ajoute un sens décoratif lié à l'évolution que connaissent la sculpture et l'art en général dans les années 1925-30, choisissant, à l'écart des grands mouvements novateurs de l'époque (cubisme, abstraction, surréalisme), une voie mesurée mais originale.

Une présentation inédite

Cette coexistence harmonieuse des tendances stylistiques, en particulier dans la représentation des différentes cultures, nous a paru particulièrement illustrative de son génie. Ces corps et ces visages, aussi différents les uns des autres que le *Rythme Africain* et la *Résistance tarentaise*, semblent, à travers le regard du sculpteur, pouvoir se rencontrer par-delà les contrastes des ethnies et des nationalités.

Composée d'œuvres de la donation et de pièces prêtées par la famille de l'artiste (dont la plupart des tableaux), l'exposition du Conservatoire multiplie ce genre d'association, choisissant de favoriser ces rencontres, dans une démarche inédite, plutôt qu'une approche traditionnelle par période ou par pays.

Quelques œuvres, quelques thèmes

Féminités...

Au début du XX^e siècle la sculpture figurative française se démarque des statues allégoriques ou à visée pédagogique si nombreuses sous le Second Empire et la Troisième République.

Ce changement trouve une illustration particulière dans la représentation du corps, qui rend à nouveau hommage au canon classique de la statuaire antique, célébrant la seule beauté plastique du nu féminin.

C'est ce qu'évoquent, avec leur simplicité de formes, de gestes, des figures réalisées à des époques différentes de la vie de Jonchère : *Jeune femme vietnamienne*, *Femme à la colombe*, *Torse de femme*, *Printemps*.

Si cette tendance néoclassique rompt avec les figures romantiques et tourmentées de Rodin, elle porte aussi les marques de son temps : certains corps aux formes pleines font penser à Maillol et le traitement décoratif des détails

s'inscrit dans la tendance Art Déco : le drapé de la *Femme à la Colombe*, le traitement de la barbe, la chevelure de la femme de *Comédie*.

Voyages...

Evariste Jonchère puise une inspiration dans les rencontres faites à l'occasion de ses voyages.

Dans ce premier tiers du siècle, pour nombre d'artistes, ces voyages s'inscrivent dans le cadre d'expéditions scientifiques pour découvrir ou mieux connaître les continents, et notamment les colonies.

Les artistes des années 20 opposent, à l'orientalisme du milieu et de la fin du XIX^e siècle qui peignait l'univers des colonies dans une veine exotique, une description plus naturaliste des paysages et des habitants d'Afrique et d'Asie.

L'œuvre de Jonchère doit être replacée dans une perspective historique. « La colonisation faisait sa publicité. Les grandes expositions montraient à un public curieux leurs sections coloniales... Le Salon des artistes français avait aussi sa section coloniale... Des prix des titres officiels étaient décernés ». ¹ L'exposition coloniale de 1931 à Paris illustre l'esprit de cette période.

« Dans un souci de propagande, l'Etat fit largement appel à la sculpture. Monumentale, populaire, elle devait ainsi contribuer à faire connaître leur Empire colonial aux Français ». ²

C'est ainsi que peuvent être comprises les deux bas-reliefs, *La France donne aux Colonies* et *La France reçoit des Colonies*, dont les deux modèles en plâtre sont les deux derniers exemplaires de l'œuvre, représentative s'il en est de cette époque. Tout au long de sa vie créatrice, coexistent chez Jonchère, plusieurs manières. La statue de *Thiouc* porteur annamite, par exemple, révèle un souci



Notes

1 et 2. Michèle Lefrançois, in *Images et colonies*, sous la direction de Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Laurent Gervereau, Paris, 1993.



& COLLECTIONS

d'exactitude dans les détails, qui contraste avec la représentation stylisée de la métisse sino-bretonne. Le groupe qui lui fait face, *l'Homme au singe*, quasi primitiviste, mais peut-être aussi inspiré par le courant cubiste de l'époque, est le seul dans tout l'œuvre de Jonchère à rappeler l'existence d'avant-gardes très actives dans la sculpture de l'époque..

Notre-Dame de France et d'Indochine

Cette pièce s'inscrit dans la tradition d'édification des vierges monumentales du Second Empire. L'iconographie est généralement la même, le serpent foulé aux pieds est un poncif, l'attitude de la vierge protégeant la partie du monde concernée, rappelle l'appartenance de l'Indochine au domaine français

Pasiphae et le taureau.



Le plâtre a dû être découpé en trois pour être rapatrié clandestinement pendant la seconde guerre mondiale. Au cours de la restauration, le démontage a permis de voir l'armature en roseaux de bambou. Celle-ci a été remplacée par des tubes d'acier inoxydable au cours de la première restauration. Ainsi, cette œuvre porte un triple témoignage sur la tradition de la sculpture française du XIX^e siècle, la trace des techniques de fabrication locale en Asie, la marque de son histoire mouvementée.

La Résistance tarentaise

La statue de *La Résistance tarentaise*, commande de 1948, a été réalisée en bronze sur un socle de pierre et figure toujours à sa place d'origine, le square de la Liberté à Moûtiers (Savoie).

Le modèle présenté ici est l'aboutissement de plusieurs esquisses, dont l'une est présentée au Conservatoire. On peut apprécier la différence d'attitude entre les deux pièces : dans la petite étude, un mouvement presque dansé, dans le modèle définitif, le caractère nettement plus agressif, renforcé par l'expressivité forcée du visage, qui rappelle le personnage principal du relief de l'arc de Triomphe par Rude, *le Génie de la Liberté*.

Pasiphae et le taureau

Pensionnaire de la villa Médicis à la suite de son prix de Rome obtenu en 1925, il devait envoyer, comme tous les lauréats, un certain nombre de réalisations répondant à des normes précises.

Modèle original en plâtre du groupe que Jonchère exécuta en marbre pour servir d'« envoi de troisième année », il suscita les réserves du directeur de la Villa Médicis. Mais la statue achevée obtint une médaille d'or au Salon des Artistes Français de 1930. L'Etat français l'acheta pour le musée de Cosne-sur-Loire, où elle fut malheureusement détruite lors d'un bombardement.

On retrouve dans cette œuvre plusieurs caractéristiques du style de Jonchère : le goût pour la statuaire antique, teinté ici d'un certain archaïsme, à travers un taureau aux formes simplifiées et massives, en même temps qu'un souci décoratif, remarquable dans le traitement du drapé, de l'encolure de l'animal, et dans la sinuosité du mouvement.

Corinne Chorier

Les collections du musée de Fessy (Chablais)

Le Conseil général de Haute-Savoie a racheté les collections du musée de Fessy, près de Thonon. Cette importante collection d'ethnographie régionale (près de vingt mille pièces) a été patiemment collectée par Bernard Lacroix, musicien, poète et collectionneur. Parmi celle-ci, plus de 720 céramiques en terre vernissée livrent un très large éventail de formes : assiettes et écuelles, pots, pichets à vin, toupines, cruches, vinaigrières, jattes, bénitiers et soupières... Les formes les plus représentées sont les pots et les assiettes. Bon nombre de ces céramiques sont décorées, certaines portent la mention d'un patronyme, d'un lieu ou d'un commerce (« Jeanne », « Lullin »,

« Fessy », « Gabriel Burgnard fromages La Roche-sur-Foron », « Annecy »...), plus rarement une date (1842, 1891, 1904, 1925...). Les céramiques signées, plus récentes, témoignent de productions régionales : « Maison Gander à Thonon-les-Bains », « Poterie d'Aulp à Saint-Jean-d'Aulp », « Poterie de Marnaz », « Poterie de Sciez », « Hermann à Evires », « Marchand potier à Bons »... Les faïences sont moins nombreuses mais les 170 pièces présentent une grande variété de formes. Hormis une assiette attribuée à la faïencerie Charmot (Sciez-Jussy, 1^{ère} moitié du XIX^e siècle), elles sont originaires des grands centres de productions français (Digoin, Sarreguemines,

Choisy-le-Roy...) voire anglais. Cette collection qui fera l'objet d'études plus approfondies est remarquable également par un ensemble de plus de 200 tuiles dont la plupart portent des marques, des graffiti ou des millésimes. Les graffiti sont gravés avant cuisson à l'aide d'un outil pointu ou d'un doigt et sont alors des pièces uniques. Parfois, la gravure est effectuée dans le moule et laissera ainsi une marque en relief. Seules les tuiles les plus récentes portent mention d'ateliers : Ballaison, Bons-Saint-Didier, Rolle en Pays de Vaud... Nombreuses sont celles qui portent des millésimes qui s'échelonnent entre 1662 et 1900. Les tuiles peuvent porter de simples mentions de prénoms ou de noms de



famille, des devinettes (« OBON201000 »...), mais s'avérer être également de redoutables moyens d'expression : « Pour tous, m... » ou véhiculer des idées politiques : « Mes chers citoyens, ven[ez] tous à Thonon (26 juillet) écoutez Xavier Vallat (Député de l'Ardèche) Soyez les bienvenus ». Les tuiles peuvent enfin devenir de véritables témoins de

l'histoire sociale, livrant parfois le (re)sentiment des ouvriers face à la répétitivité des tâches : « Celui-ci est le même que celui-là ; celui-là est le même que ci... » !

Christophe Guffon

Une archéologie du bâti

Les cathédrales de Maurienne et Tarentaise

MONUMENTS



& ÉDIFICES

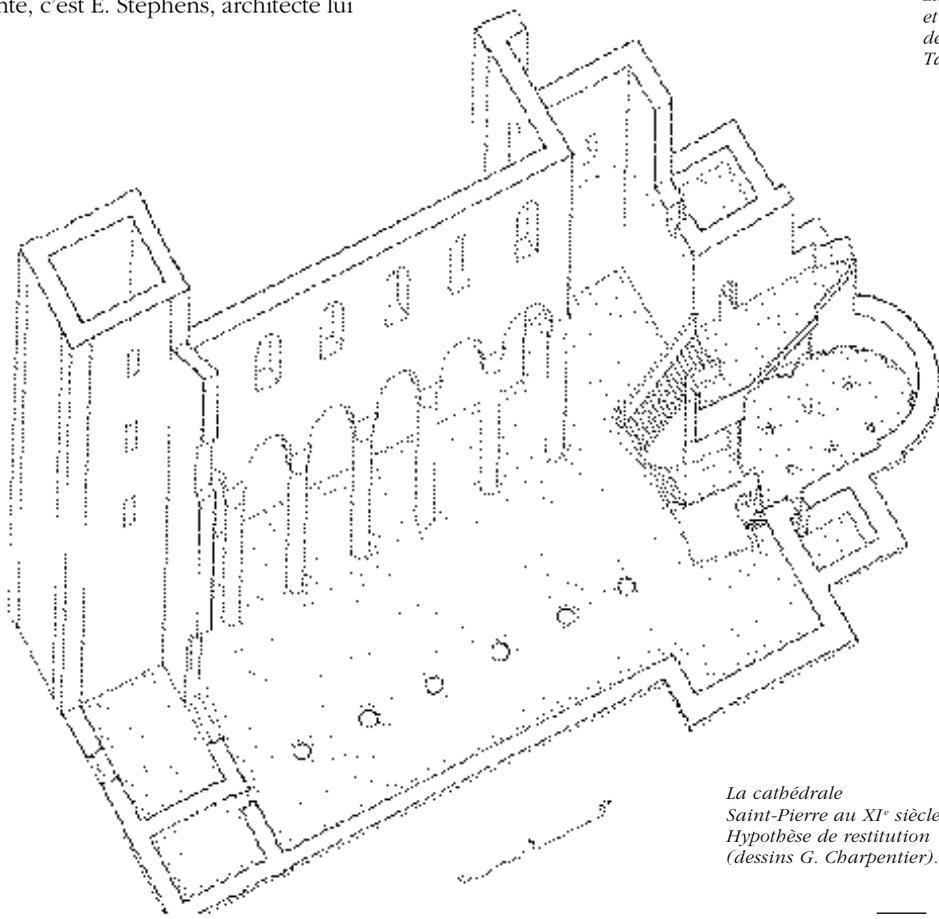
Les cathédrales de Maurienne et de Tarentaise ont fait l'objet de nombreuses études au XIX^e siècle traduisant l'intérêt des historiens et des archéologues pour les évêchés alpins et deux des rares groupes épiscopaux romans subsistant en Savoie. L'ensemble mauriennais est composé de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste et de l'ancienne église paroissiale Notre-Dame. Au nord de la cathédrale se développe le cloître avec son long réfectoire et ses galeries aménagées à l'époque gothique. L'ensemble monumental de Moûtiers se développe en bordure de l'Isère. Il n'est plus composé que de son palais épiscopal et de sa cathédrale, dont l'architecture est à la fois simple et complexe. Sa relative simplicité est liée à des remaniements des XVII^e et XIX^e siècles qui ont profondément modifié l'apparence du bâtiment, lui conférant une austérité bien éloignée de l'exubérance baroque. Sa complexité apparaît néanmoins dans sa structure même qui elle est restée romane : l'édifice à trois nefs avec transept et chevet harmonique se développe au-dessus d'une crypte.

La redécouverte de ces ensembles alpins s'est réalisée en deux étapes. Au XIX^e siècle d'abord, E. L. Morel a patiemment dégagé de la cathédrale Saint-Pierre à Moûtiers les éléments d'un ensemble semi-enterré oublié des prélats et des paroissiens depuis fort longtemps. Dans les années soixante, c'est E. Stephens, architecte lui

aussi, qui a donné naissance une seconde fois à l'église basse de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste. La découverte de cette crypte suscita bien des passions nourries par la beauté et la naïveté des chapiteaux ornant ses murs. Si ces ensembles ont été inscrits dans le corpus des constructions majeures appartenant à l'époque romane, en revanche, ces édifices n'avaient pas encore fait l'objet d'une étude fine.



La cathédrale Saint-Pierre et le palais épiscopal de l'ancien archevêché de Tarentaise, Moûtiers.



La cathédrale Saint-Pierre au XI^e siècle. Hypothèse de restitution (dessins G. Charpentier).

MONUMENTS



& ÉDIFICES

En haut, à gauche, fragments de stuc peint, arc décoré de palmettes.

Ci-dessous, fragments d'enduits peints découverts dans le comblement de la crypte de Saint-Jean-de-Maurienne.

Cette recherche trouva son opportunité en 1990 lorsque des restaurations furent programmées sur ces deux ensembles par le service des Monuments historiques. Les échafaudages disposés contre les façades extérieures et les maçonneries dégagées de leurs enduits permirent d'aborder ces monuments avec un regard différent, celui de l'archéologue du bâti. Les parements dénudés livrent, en effet, des informations que les sources archivistiques ou iconographiques ne sauraient remplacer. On rencontre les matériaux : la pierre, le mortier, le bois, parfois le fer, et les techniques qui ont permis de les mettre en œuvre. C'est de fait, une rencontre entre les praticiens du Moyen-Âge, maître d'œuvre, maçons, tailleurs de pierre ou charpentiers, mais aussi avec leurs homologues actuels qui sont toujours présents pour échanger, expliquer et découvrir avec nous les vestiges cachés sous les croûtes d'enduits. Ces précieux témoins ont parfois aussi été interrogés en laboratoire. Les connaissances de l'archéologue et de



La cathédrale Saint-Pierre en Tarentaise et le groupe épiscopal de Maurienne

Isabelle Parron-Kontis, *DARA* n° 22, 2002, 30 €

Ce numéro présente cette étude menée dans le cadre d'un diplôme universitaire. L'auteur nous démontre ici que l'on peut faire parler un édifice profondément remanié par une observation fine,

des méthodes de relevés, d'analyses et d'enregistrement propres à l'Archéologie du bâti.

Cet ouvrage révèle aussi l'intérêt d'associer

étroitement l'État – propriétaire des

cathédrales – et ses services chargés de la protection et de la

restauration des

Monuments historiques aux archéologues du bâti.



Le porche néo-classique de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste édifiée en 1771 par Charles-Emmanuel III. À l'intérieur, le tombeau néo-gothique d'Humbert aux blanches mains, achevé en 1826 par Charles-Félix, Saint-Jean-de-Maurienne.

l'archéomètre se sont alors conjuguées pour définir des paramètres jusque-là insoupçonnés, qu'il s'agisse de recettes concernant la fabrication des mortiers ou de dendrochronologie grâce à la date d'abattage des bois de charpente.

La confrontation des données historiques, archéologiques, architecturales, archéométriques et iconographiques a ainsi permis de définir les termes d'une architecture qui s'est développée au XI^e siècle dans le cadre de deux grands chantiers de construction. Celui de la cathédrale de Moûtiers débuta par la construction du chevet et du transept haut à croisée régulière dans le premier quart du XI^e siècle et l'avant-nef occidentale fut entreprise aux environs de 1050. En Maurienne, la construction de la cathédrale romane débuta vers les années 1030-1040 et s'acheva dans les années 1074 et 1077. Le parti architectural développé à Saint-Jean-de-Maurienne (trois nefs terminées par un chevet tripartite sous lequel se développe une crypte à deux salles successives) dénote une forte influence provenant d'Italie. En Tarentaise, en revanche, la morphologie de la cathédrale l'apparente aux constructions de l'Empire ottonien. Ces deux édifices s'inscrivent donc dans deux grands courants européens. L'analyse du bâti a montré par ailleurs la part d'originalité que cette architecture devait aux matériaux de la région et aux techniques de mises en œuvre.

Isabelle Parron-Kontis

La restauration des grandes verrières Renaissance de la Sainte-Chapelle

1998-2002



Baie 0, La Mise au tombeau, 1521-1547, détail.

On peut constater, en région Rhône-Alpes, qu'il était extrêmement rare que la Conservation régionale des Monuments historiques qui a, pour le ministère de la Culture et de la Communication, la responsabilité, administrative, financière, technique mais aussi scientifique des travaux sur les immeubles ou les objets classés Monuments historiques, puisse, par la plume de ses agents de terrain¹ publier la somme de connaissances nouvelles dont ils sont, à l'issue d'un chantier de restauration, désormais dépositaires, ainsi que sur la méthode qu'ils ont choisie d'adopter ou sur les partis qu'ils ont finalement retenus. La documentation et les archives produites et accumulées livreront en revanche à leurs successeurs le résultat de leurs découvertes et constats afin de lancer et orienter, en toute connaissance de cause, une nouvelle campagne de restauration qui bien évidemment bénéficiera des avancées technologiques, de l'évolution déontologique de la discipline ainsi que des connaissances du moment.

« Nos publications sont nos restaurations ! »² lançait, il y a peu, le Président de la Conférence des conservateurs régionaux des Monuments historiques. Ils laissent à d'autres le soin de d'analyser et de coucher sur le papier les résultats de ces mois de chantiers ou des travaux d'atelier.

La restauration des vitraux de la Sainte-Chapelle de Chambéry, classée Monument historique en 1881, qui a couru de 1998 à 2002, offre à cet égard un exemple – ou un demi contre-exemple – intéressant à étudier.

En effet, soucieux de communiquer, le service des Monuments historiques, dans la série « Patrimoine restauré » a publié un opuscule sur les verrières de la Sainte-Chapelle, leur histoire, les problèmes que posait leur restauration et les principales caractéristiques du parti général de restauration. (lisibilité-reversibilité-protection)³

Cette plaquette faisait suite à la journée de présentation du chantier organisée avec le concours de la Fondation d'entreprise Gaz de France, mécène de l'opération. Le dossier de presse réalisé à cette occasion contenait, entre autres, un article documenté de Philippe Raffaelli sur le monument, son histoire, celle du Saint Suaire et des verrières⁴. Cette documentation était enfin complétée par le film *Sancta Capella* réalisé par la société Histoire d'images, à l'instigation de la Fondation d'entreprise Gaz de France, du Conseil général de la Savoie et du Ministère de la Culture et de la Communication⁵.

Cette documentation, quel qu'en soit le support choisi, si elle permet d'évoquer à grands traits la méthode, n'entre pas dans le détail des attermolements, les discussions de spécialistes, les positions des administrations compétentes, dont

la conclusion a finalement abouti au résultat aujourd'hui visible à Chambéry. Autrement dit, cette restauration, comme la quasi-totalité de celles sur les monuments historiques, est le fruit de modifications imposées par les découvertes de chantiers ou l'examen minutieux de l'objet d'étude, qu'il soit meuble ou immeuble, à l'oc-



cas des démontages ou des installations de chantier. Les études préalables lancées ne garantissent pas toujours de l'ensemble des surprises à venir, même si elles permettent d'en prévenir un certain nombre.

La campagne de restauration des verrières et de la façade, lancée au cours de la dernière décennie du XX^e siècle, succède aux campagnes de restauration des façades extérieures en 1898 par l'architecte Revel, des vitraux vers 1930 par Félix Gaudin et de la décoration intérieure – dont on peut regretter aujourd'hui le parti radical – sous la direction de l'architecte en chef Lotte, en 1958-59. Des travaux de conservation ont été réalisés en 2000 par l'atelier de Christine Guilloud et de Françoise Lehmann, restauratrices de peintures murales, Chambéry-le-Vieux.

Sur la méthode et les partis pris

La restauration des verrières constituait, à l'évidence, une étape déterminante pour la connaissance et la restitution au public de cet élément majeur du patrimoine rhônalpin.

Ce court exposé a pour objet de mettre l'accent sur deux points de méthode et d'histoire de cette restauration, qui peuvent en expliquer le déroulement et la ligne de conduite adoptée par ceux qui ont eu à la suivre.

En raison de son classement au titre des Monuments historiques et en application de la loi de

Petit lexique technique du vitrail

Barlotière : traverse métallique d'un châssis de vitrail scellée dans la maçonnerie d'une baie.

Clavette : chevillette métallique plate pour le serrage du feuillard contre le panneau de vitrail et la barlotière.

Feuillard : pièce métallique étroite ajourée pour le sertissage et l'assemblage des panneaux de vitrail sur la barlotière.

Grisaille : peinture monochrome en camaïeu de gris.

Panneton : pièce métallique plate fixée à la barlotière où s'insère la clavette.

Plomb de casse : baguette en plomb de section en forme de H pour l'assemblage des pièces en verre d'un vitrail.

Plombure : ensemble des plombs unissant les pièces en verre d'un vitrail.

Vergette : tige métallique servant au raidissement du panneau de vitrail.



Protocole d'intervention

Après la dépose et le démontage de tous les panneaux des trois verrières en 1999, une phase de documentation a précédé le desserrement des pièces en atelier pour un nettoyage du verre, de la peinture à froid et de la grisaille afin d'éliminer les dépôts. Les plombs de casse ont été supprimés pour être remplacés soit par un collage bord à bord des pièces soit par des cuivres de casse de type Tiffany, en s'efforçant de restituer le tracé d'origine de la plombure. Les registres ont été recomposés en corrigeant les bouchetrous et les lacunes récentes avant la remise en plomb complète des panneaux pour améliorer la lisibilité de l'œuvre et s'approcher le plus possible de son aspect au XVI^e siècle. La serrurerie a été entièrement reprise avec le remplacement des feuillards, des clavettes, des barlotières et des vergettes en métal. Les panneaux lacunaires en vitrerie blanche ont été remplacés par des vitraux contemporains à la teinte.

En haut, Baie 0, La Visite des Saintes Femmes, le Saint-Suaire, 1532-1547, et restauration de 1930.

En bas, Baie 1, Le Portement de croix, 1547, détail (d'après Bazzi, 1515).

1913, la maîtrise d'ouvrage des travaux, responsabilité du propriétaire, en l'occurrence le Département de la Savoie, a été exercée par la Direction régionale des affaires culturelles – Conservation régionale des Monuments historiques, service déconcentré en région du ministère ; la maîtrise d'œuvre par l'architecte en chef territorialement compétent, Alain Tillier.

En complément à l'étude préalable avant travaux de 1994 et à son avenant de 1996, commandés à A. Tillier, une étude détaillée a été réalisée par l'atelier de restauration spécialisé d'Anne Pinto. Cette mission avait pour but de dresser un relevé détaillé des verrières, accompagné d'un diagnostic et d'une critique d'authenticité.

Elle a été l'occasion de compléter les connaissances déjà acquises sur ces verrières, mais aussi de s'interroger, dès ce moment, sur les choix de la future restauration. En effet cette étude, qui s'accompagnait d'une proposition de restauration, a permis de prendre conscience du nombre, de l'importance et de la qualité des interventions effectuées sur ces verrières durant cinq siècles. Elle fut, pour l'architecte en chef, le conservateur régional des Monuments historiques et ses collaborateurs, Rachel Touzé puis Lionel Bergatto⁶, conservateurs des Monuments historiques (titulaires des responsabilités et compétences des anciens inspecteurs des Monuments historiques), et Franck Senant, ingénieur du Patrimoine, une intéressante base de réflexion.

La restauration même des vitraux a été confiée, à la suite d'un appel d'offre, à l'atelier Vitrail France du Mans, dirigé par le maître peintre-verrier Didier Alliou.

Le Conseil général de la Savoie propriétaire, en la personne du vice-président Michel Bouvard, s'est également particulièrement investi en contribuant à sensibiliser la fondation d'entreprise Gaz de France, grâce à la contribution de laquelle a pu être installée une verrière de doublage en verre thermoformé.

Deux problèmes, intéressants à aborder ici, se sont, parmi d'autres, posés aux responsables de la restauration : l'un de type iconographique, l'autre concernant la création de verres de complément dans les parties basses des fenêtres. Ils sont particulièrement éclairants sur la nature des choix que toute restauration d'un monument historique conduit à opérer.

Le premier concerne la scène inférieure de la baie axiale⁷ dont on peut noter l'importance particulière et la localisation singulière, à une place d'honneur mais hors du déroulement classique du cycle de la Passion. Il s'agit de la *Visite des Saintes Femmes au tombeau*, au matin de la Résurrection. Portant des vases à onguent, les trois femmes se trouvent derrière le tombeau du Christ, encadrées par deux anges tenant le linceul dans lequel "figure" le Christ et non, curieusement, l'image de son corps telle que la livrait la relique du Saint Suaire. La partie inférieure de la scène, ainsi que la tête du Christ, avaient été entièrement repeintes par Félix Gaudin, lors de la restauration de 1930. Seules, les pièces constituant les extrémités du linceul sont d'origine, et à leur emplacement d'origine.

D'après les récits des Évangiles, la présence des saintes femmes venues pour l'embaumement est incompatible avec la présence du corps du Christ, l'une reconnaissant d'ailleurs, par sa main levée vers les cieux, la disparition du corps du Christ. La restauration maladroite (ou fautive) de Félix Gaudin a introduit dans cette scène une regrettable source de confusion.

La première position du service, au vu de ce constat, fut de ne pas souhaiter conserver les traces de cette restauration qui risquait de tromper et embrouiller un public non averti par les commentaires d'un guide spécialisé.

Mais, tenant compte de l'historicité de l'intervention de Félix Gaudin, intéressante dans sa méprise même, comme de la difficulté à restituer adroitement le suaire dans son dessin d'origine, il fut, après débat interne au service des Monuments historiques au cours duquel l'avis de l'Inspection générale fut sollicité, décidé de conserver la scène telle que le temps nous l'avait livrée, avec son incohérence désormais décelée.

Le second problème était posé par la nécessaire création de panneaux de complément dans la partie inférieure des baies, qui ne comportaient



au milieu de verres blancs qu'un personnage à mi-corps (saint Maurice?), les armes de la Maison de Savoie et un angelot (?). Le débat a porté sur l'intervention contemporaine qui devait remplacer ces verres blancs, lesquels maintenaient les scènes supérieures dans une sorte de lévitation préjudiciable à la vision d'ensemble des verrières. Une première proposition s'orientait vers le dessin d'arcatures reprises d'un détail figurant derrière le personnage de saint Maurice. Satisfaisante pour l'œil, cette solution, parfaitement réalisée en échantillon par le maître verrier Allioud, risquait cependant de tromper le public sur l'ancienneté de cette création, voire de le conduire à penser que ce détail était d'origine. Or, comme l'a précisé l'inspecteur général Macé de Lépinay⁸ en concertation avec Véronique Chaussé, qui a publié en 1986 une étude sur les vitraux de Chambéry dans le *Corpus Vitrearum de Rhône-Alpes*, ce parti, heureux pour l'œil, était en revanche historiquement particulièrement hasardeux. Afin d'assurer une assise forte pour les vitraux anciens, dans le respect d'une intervention de conservation, il a été finalement décidé d'opter, dans ce registre inférieur, pour un motif géométrique reprenant celui qui se trouve déjà dans les baies latérales modernes, créant ainsi, autour des vitraux anciens, une sorte d'écrin de présentation. Cette restauration documentée pourra, si des découvertes ultérieures étaient faites, être contestée et reprise, sans préjudice pour l'œuvre ancienne elle-même. Celle-ci, et le public qui la reçoit,

ont clairement été le centre des préoccupations des responsables, dont les compétences respectives (architecte, conservateurs du patrimoine, maître-verrier) ont entretenu des débats stimulants et passionnés où chacun avait sa place, jusqu'à l'accord final qui a contribué à écrire un nouveau chapitre de l'histoire de l'œuvre.

Dominique Richard

Notes

1. Conservateur régional, conservateur des Monuments historiques, chargés d'études documentaires, ingénieurs du Patrimoine et même architectes en chef des Monuments historiques ou architectes des Bâtiments de France.
2. Nicolas Simonnet, conservateur régional des Monuments historiques de Bretagne.
3. Savoie, Chambéry, les vitraux de la Sainte-Chapelle in *Patrimoine restauré*, coordination générale Michel Kneubühler. - Lyon : DRAC Rhône-Alpes, n°16, juillet 2000.
4. Philippe Raffaelli, in dossier de presse de présentation des travaux sur les vitraux de la Sainte Chapelle du château des ducs de Savoie, 10 décembre 1999.
5. Histoire d'Images ; Sancta Capella, la Sainte Chapelle du château des ducs de Savoie, DVD 26 minutes, Pal couleur, dolby stéréo, 2002.
6. Lionel Bergatto, rapport d'inspection du 27 octobre 2000. (Son successeur est aujourd'hui Catherine Marion).
7. Dominique Peyre à propos sur la scène inférieure de la baie axiale, octobre 2000.
8. François Macé de Lépinay, rapport d'inspection du 11 juillet 2001.



La Sainte-Chapelle du Saint-Suaire

La Sainte-Chapelle est l'édifice le plus prestigieux du château des ducs de Savoie. Cette seconde « chapelle neuve » est édifiée dans le style gothique flamboyant, entre 1408 et 1427, à la commande d'Amédée VIII, comte puis premier duc de Savoie, par le maître d'œuvre Nicolet Robert qui développe une nef et un chœur au voûtement ogival élancé, avec tiercerons, liernes et clefs pendantes. Cette construction distincte de l'ancienne chapelle castrale mentionnée dès le XII^e siècle (emplacement indéterminé), se substitue à une première « chapelle neuve » érigée par les comtes successifs dans la première moitié du XIV^e siècle. Grâce à l'influence de Marie de Bourgogne, le comte Amédée VIII confie sa décoration à Claus de Werve, imagier du duc de Bourgogne, neveu du célèbre sculpteur Claus Sluyter, à Jean et Arnaud Prindale de l'atelier bourguignon de Champmol, élèves de Sluyter, aux imagiers flamands, Perrin de Flandre et Janin de Bruxelles. En 1413, des verrières sont réalisées par le peintre Jehan Coeden, bourgeois de Chambéry. En 1420, le pape Martin V confirme la fondation ducale, placée sous le vocable de saint Etienne. La chapelle abrite, du dernier tiers du XV^e siècle jusqu'en 1578, la prestigieuse relique du « Saint-Suaire ».

Vers 1453-1455, le duc Louis obtient cette relique considérée comme le linceul du Christ. Ce drap portant l'empreinte énigmatique du corps d'un homme crucifié apparaît en 1353 lors de la fondation de la collégiale champenoise de Lirey par donation de Geoffroy de Charny, porte-oriflamme de France. Il proviendrait du sac de Constantinople par les croisés en 1204 ; malgré les plus récentes investigations scientifiques, sa datation est encore aujourd'hui polémique. Sans descendance directe, Marguerite de Charny obtient le renouvellement de la garde de la relique auprès des chanoines de Lirey en 1449 et organise des ostensions publiques pour sa promotion avant de s'en séparer. Elle reçoit le 22 mars 1453 du duc Louis les revenus de la châtellenie de Miribel. Cette acquisition faite au détriment du chapitre de Lirey est d'emblée conflictuelle. La relique privée accompagne la chapelle ambulante de l'Hôtel ducal. Lors des séjours chambériens, le suaire est tout d'abord conservé dans l'église conventuelle des Franciscains. Le duc Amédée IX aurait institué avant sa mort en 1473 son dépôt permanent, d'après le procès-verbal de la Translation de 1502, retranscrit dans un acte daté de 1511. La relique du « Saint-Suaire » est mentionnée pour la première fois dans un



En haut, Baie 2, La Pentecôte, 1521-1547, détail, avant et après restauration.

En bas, Baie 2, L'Ascension, 1521-1547, détail, après restauration.



Baie 2, La Résurrection, 1521-1527, détail.

inventaire de la Sainte-Chapelle daté du 6 juin 1483. Elle acquiert sa renommée, entre 1485 et 1504, en devenant le palladium de la Maison de Savoie. La relique est alors un objet de ferveur et de dévotion populaire, grâce aux ostensions organisées par les ordres urbains protégés par la Maison de Savoie, Dominicains et Franciscains. En 1503, le Saint Suaire rejoint Bourg-en-Bresse où, après une ostension publique par les évêques de Maurienne, de Genève et de Lausanne, il est placé dans la chapelle de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche alors reçu par le duc de Savoie. Le drap aurait été soumis avec succès à une ordalie. Ce séjour bressan assure la renommée de la relique qui reçoit pourtant une destination domestique à la mort du duc au profit de la duchesse douairière Claudine de Brosse-Penthièvre (traité du douaire du 5 mai 1505). Un fragment est légué à l'église de Brou. Le Saint-Suaire aurait été ainsi conservé jusqu'en 1508 au château bugiste de Billiat en Michaille.



Le château des ducs, détail d'une planche du *Theatrum Sabaudiae*, 1680.

En bas, à droite, Baie 0, La Mise au tombeau, 1521-1527, détail.

Une bulle du pape Paul II érige la « Sainte-Chapelle du Saint-Suaire » en collégiale séculière avec doyenné sous le vocable de saint Paul et saint Maurice le 21 avril 1466 ; plusieurs prieurs savoyards avec leurs bénéfices sont alors réunis à la mense collégiale. La duchesse Yolande de France achève l'aménagement de l'édifice vers 1465-1470. Nicolas Robert, un maître peintre-verrier répare les verrières de la petite chapelle. Jehan Piaze, facteur champenois, réalise les orgues dont le buffet est sculpté par le maître Ros de Balme et peint par le maître Aimé Albin de Moncalieri. Le maître d'œuvre Blaise Neyrand érige la tour du clocher avant 1479. Par une bulle du pape Sixte IV, le 20 juin 1474, la régente obtient, momentanément, l'attribution de biens épiscopaux du Décanat de Savoie dépendant de l'évêché de Grenoble au chapitre de la Sainte-Chapelle. Yolande de France fonde alors une maîtrise, le « Collège des Saints Innocents », en 1476. Mais le roi de France, Louis XI, fait casser la bulle de 1474 à la requête de l'évêque de Grenoble en 1476-1477.

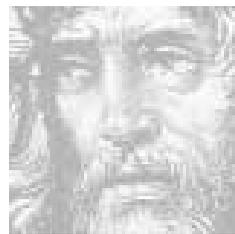
Le duc Philibert le Beau décide le dépôt perpétuel de la relique dans la Sainte-Chapelle à la requête de la duchesse Marguerite d'Autriche. La cérémonie publique de la Translation aurait eu lieu le 11 juin 1502, d'après l'acte de 1511.

Au début du XVI^e siècle, la châsse du Saint-Suaire est ainsi déposée dans une niche murale du chœur (découverte en 1958), protégée par quatre saints gardiens : saints Etienne, Maurice, Georges et Blaise. Des personnalités dévotes comme Claudine de Brosse-Penthièvre, duchesse douairière de Savoie, Philiberte de Savoie, duchesse de Nemours, Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie, assurent la réputation de la relique dans toute la Chrétienté. Le pèlerinage de Chambéry devient à la mode, à l'exemple des voyages dévots de François I, de Claude de France, d'Anne de Bretagne, du cardinal d'Aragon.

Par bulle du 26 avril 1506, le pape Jules II institue le culte public du Saint-Suaire (la célébration est fixée au 4 mai) à la requête du duc Charles III. Son office est publié à plusieurs reprises de 1506 à 1571. Une confrérie du Saint Suaire est constituée ; le duc Charles III et sa sœur Philiberte de Savoie y sont reçus. Lors des processions solennelles du Vendredi Saint et du 4 mai, l'ostension publique se déroule aux murs du château ou au Verney, à Chambéry. En 1509, une nouvelle châsse d'argent est réalisée par l'orfèvre flamand Liévin Van Lathem ; ce reliquaire est offert par la duchesse Marguerite d'Autriche au chapitre.

A l'occasion du mariage de Philiberte de Savoie et de Julien de Médicis, le pape Léon X (Jean de Médicis) accorde par bulle du 21 mai 1515 la création d'un archevêché à Chambéry. Le duc Charles III obtient ainsi brièvement, par bulle du 6 juin 1515, le patronage de la Sainte-chapelle érigée en église métropolitaine mais face aux protestations de l'évêque de Grenoble et aux menaces du roi de France, François I, le pape doit revenir sur sa décision par bulle du 16 septembre 1516. C'est dans ce contexte aussi prestigieux que polémique que sont réalisées les grandes verrières Renaissance du chœur de la Sainte-Chapelle, entre 1521 et 1527, par trois maîtres peintres-verriers : Blaise de Lyon, Jean Baudichon, un chambérien d'origine flamande et Jean de l'Arpe, un genevois. En 1523, Philiberte de Savoie





Le voûtement gothique flamboyant de Nicolet Robert et le grand décor en trompe-l'œil néo-gothique de Casimiro Vicario.

Quelques événements

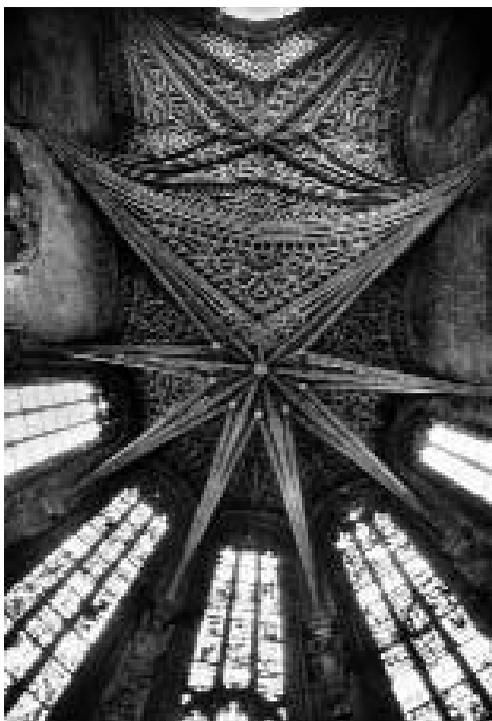
- 1457 – Noces du dauphin Louis II (le futur Louis XI) et de Charlotte de Savoie.
- 1466 – érection de la « Sainte-Chapelle du Saint-Suaire » en collégiale par bulle du pape Paul II.
- 1488 – Noces de Charles de Valois-Angoulême et de Louise de Savoie.
- 1502 – Translation du Saint-Suaire.
- 1513 – Sépulture de Claudine de Brosse-Penthièvre, duchesse douairière de Savoie.
- 1578 – Départ du Saint-Suaire pour Turin.
- 1684 – Noces du prince de Piémont Victor-Amédée (II) et d'Anne-Marie d'Orléans, fille de « Monsieur ».
- 1737 – Noces du roi Charles-Emmanuel III et d'Elisabteh de Lorraine.
- 1775 – Noces du prince de Piémont Charles-Emmanuel (IV) et de Marie-Clotilde de France.
- 1820 – Noces d'Alphonse de Lamartine et de Miss Maria Anna Elisa Birch.

fait un legs pour la fondation de la « chapelle de Nemours ». Après ses funérailles en 1524, un tombeau de marbre est édifié dans l'ancienne chapelle « Nostre-Dame » (Après avoir été déplacé vers le portail en 1641, il sera détruit en 1661). En 1532, un violent incendie ravage la Sainte-Chapelle, le Saint-Suaire échappe de peu à la destruction mais sa châsse fond ; une partie des grandes verrières sont détruites. Le maître peintre-héraldiste Gaspard Masery ou Masier, bourgeois de Chambéry achève leur réfection en 1547 sous les Valois (année de la mort de François I et de l'avènement de Henri II).

Le programme historié des trois verrières aujourd'hui subsistantes magnifie la Passion du Christ mais aussi la relique même répendant ainsi au succès des ostensions publiques du Saint-Suaire. C'est un des rares programmes d'époque Renaissance qui témoigne du raffinement artistique de la cour de Savoie et de l'art du vitrail en terre d'Empire. La baie centrale (0), en partie réalisée par Jean de l'Arpe, représente la Crucifixion, la Mise au Tombeau et la Visite des Saintes Femmes ; l'empreinte du corps du Christ et le suaire sont ainsi en position centrale (une reconstitution erronée du visage et les repeints du corps du Christ par l'atelier Gaudin dans les années 1930 nécessitent aujourd'hui une lecture historique de cette image majeure). La baie gauche (1), restituée entièrement par Gaspard Masery, datée de 1547, représente la Flagellation, l'Ecce Homo et le Portement de Croix. Cette dernière scène s'inspire d'une peinture datée de 1515, conservée à Chambéry jusqu'en 1863, du maître Giovanni Antonio Bazzi, dit le Sodoma dont Masery avait effectuée la restauration (collection privée). La baie droite (2) exalte la Résurrection, l'Ascension et la Pentecôte. La scène de la Résurrection serait antérieure à l'incendie de 1532 et attribuable à Blaise de Lyon. Le peintre-verrier Gaspard Jay complètera le programme des grandes verrières en 1567. De 1536 à 1559, le Saint-Suaire suit l'exil de la cour ducale, lors de l'occupation française. Il ne revient au château de Chambéry qu'en 1561 après la Restitution des Etats de Savoie. Mais, le duc Emmanuel-Philibert fait transférer, en 1578, la célèbre relique à Turin, sa nouvelle capitale depuis 1563, prétextant une demande du cardinal Charles Borromée, archevêque de Milan. Avec le déclin du culte des reliques, les ostensions du Saint-Suaire se raréfieront aux XVII^e et XVIII^e siècles.

En 1593, le maître peintre-héraldiste Louis Genevois entreprend une première restauration des grandes verrières.

En 1655, Christine de France, duchesse et régente de Savoie, commande une nouvelle façade, de style baroque, pour la Sainte-Chapelle à l'architecte du Castello del Valentino, le comte Amadeo di Castellamonte (1610-1683). Le franc-comtois François Cuenot, architecte et maître-sculpteur ducal réalise le relief du grand portail en 1647 puis la tribune ducale en 1663, le siège pontifical en 1666 et le buffet d'orgue en 1675. Le facteur Etienne Senot de Bourges installe de nouvelles orgues (déposées en 1836). Une famille de maîtres-verriers chambériens, les Heurteur, est chargée de l'entretien des vitres et vitraux du château aux XVII^e et XVIII^e siècles. En 1768, le prieuré de Saint-Baldoph est rattaché à la collégiale de



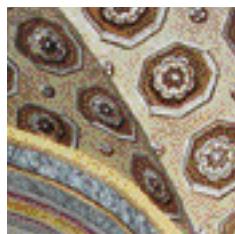
la Sainte-chapelle ; la paroisse de Saint-Léger y est transférée de 1760 à 1777.

Les verrières sont épargnées lors de la période révolutionnaire bien que la Sainte-Chapelle soit désaffectée et que son mobilier soit dispersé entre 1793 et 1802. Lors de la Restauration sarde, le peintre piémontais Casimiro Vicario réalise en 1836 un grand décor mural à fresque, en trompe-l'œil, dans un style néo-gothique dit Troubadour, accompagné de panneaux historiés, hélas détruits en 1958-1959. Il en subsiste les Quatre Evangélistes entre les verrières et le grand décor des voûtes. L'ancien château des ducs, siège de la Préfecture et du Conseil général de la Savoie est classé parmi les Monuments historiques en 1881. La Sainte-Chapelle fait ainsi l'objet d'une première restauration patrimoniale en 1894-1898. En 1897, le préfet Lefevre du Grosriez décide la restauration des grandes verrières réalisée partiellement par le peintre-verrier grenoblois Etienne Duche. L'atelier Félix Gaudin poursuivra cette restauration dans les années 1930. Lors de la seconde guerre mondiale, les vitraux seront démontés par précaution avant d'être remontés en l'état en 1949.

Philippe Raffaelli



Le chœur de la Sainte-Chapelle et le décor peint de Vicario avant l'intervention de 1958.



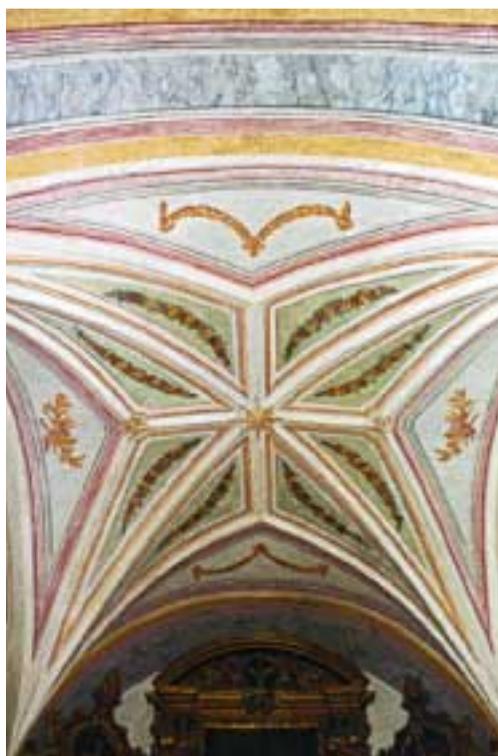
Le décor peint de l'église Saint-Grat de Conflans

La cité de Conflans est implantée au sud-est du confluent de l'Isère et d'Arly, et surplombe la vallée d'environ soixante mètres. A l'abri des fluctuations des deux rivières, sa position lui confère quelques privilèges, en particulier, celui de belvédère sur la Combe de Savoie et verrou à l'entrée de la vallée de la Tarentaise. L'histoire de Conflans montre que le site a été occupé par l'homme dès l'âge de Bronze final, au VIII^e siècle avant notre ère. Depuis, chaque époque y a laissé sa trace : tours, portes, châteaux, église, jalonnent le paysage et dessinent la silhouette du bourg de Conflans devenu « cité historique ».

L'Église Saint-Grat, située au cœur de la cité, est inscrite à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques depuis le 3 octobre 1989. Elle possède les caractéristiques communes aux églises de Tarentaise : façade principale avec portail à fronton triangulaire interrompu, volume massif et clocher hors-d'œuvre. D'origine romane, l'édifice actuel se compose d'une nef à trois vaisseaux et d'un chœur à chevet plat, taillé dans le rocher au début du XVIII^e siècle. Ce dernier est épaulé au nord par le clocher à bulbe reconstruit vers 1804, tandis que la sacristie occupe en partie son côté sud. L'ensemble du monument est couvert par des voûtes d'arêtes supportées par de larges piles à plan cruciforme. Le grand décor peint intérieur, datant du XIX^e siècle, représente des caissons octogonaux en trompe-l'œil sur les voûtes centrales, et des panneautages avec filets ocres et marrons sur les



Détail de la guirlande de roses restaurée sur les voûtains centraux.



Restauration de la voûte du chœur et de l'arc triomphal.



Le chœur à chevet plat après travaux.

voûtes des bas-côtés à fond gris. Sur les pilastres et les piles sont dessinées de fausses cannelures, tandis que les doubleaux sont ornés de caissons carrés à fonds bleus, ornés de rosaces ocres. Les murs gouttereaux restent sobres dans leur traitement : le fond gris du mur s'interrompt au droit des niches teintées d'un badigeon ocre-rose.

État sanitaire du décor peint

Le décor intérieur de l'église Saint-Grat de Conflans a énormément souffert des infiltrations d'eau. En effet, de larges auréoles se sont formées sur les voûtains du bas-côté nord, suite à des passages d'eau le long de la souche du clocher. Une première intervention de réfection des toitures fut entreprise dans les années 80 ; depuis les services municipaux effectuent une révision générale de l'ensemble de la couverture après chaque hiver. De plus, des traces de remontées capillaires,

causées par l'amoncellement de la neige contre les façades nord et est, laissaient paraître des migrations de sels sur les badigeons en pied de mur et de pile.

Il fallut ajouter à ces deux principales dégradations l'encrassement généralisé des surfaces, le décolllement des enduits sur les voûtains affectés ou en pied de mur, des fissures importantes... L'ensemble du décor peint était donc en mauvais état.

Sondages et réfections

Une première campagne de travaux fut entreprise par la commune d'Albertville en septembre 2001, qui s'acheva en mai de cette année. Initialement, elle avait pour but de *restaurer en l'état* l'ensemble des décors peints intérieurs de l'église. Cette intervention prévoyait, au préalable, de nombreux sondages dans le chœur, et en particulier sur les murs nord et sud où, par lumière rasante, apparaissaient des liserés ocre, rouge et vert au pourtour de l'ouverture sud et derrière l'ancien tableau.

Le constat fut remarquable : un décor du XVIII^e siècle demeurait encore en place et s'étendait sur l'ensemble des zones sondées (murs, voûtes et arcs). Cette découverte poussa alors les intervenants concernés – commune propriétaire, conseil paroissial, entreprises et architectes – à étendre leurs investigations sur le reste de l'édifice. Le décor du XVIII^e siècle se poursuivait également dans la nef. Cette découverte entraîna alors une remise en cause certaine du programme initial de restauration. La campagne engagée dut restreindre son domaine d'intervention et le choix se porta sur la restauration complète – voûte et élévations – du décor du XVIII^e siècle dans le chœur.

Les travaux de restauration

Après le dégagement complet du second décor de la voûte, à base de panneautages ocre et marron, soulignés de rinceaux dorés sur fond bleu, apparut un décor plus fin et lumineux datant vraisemblablement de 1701 ou de 1719.

En effet, les voûtains centraux à panneaux et liserés ocre, rouge et vert, dessinent en leur centre une guirlande de roses rouges et jaunes, entrelacée de feuillage vert. Le mauve et le rose des liserés des voûtains périphériques se substituent aux liserés ocre où se décroche une guirlande de feuillage dorée en forme d'arc appelé feston.

L'arc triomphal se détache de l'ensemble par son dessin de faux-marbre en trompe-l'œil qui se poursuit sur les pilastres, remplaçant les anciennes cannelures feintes.

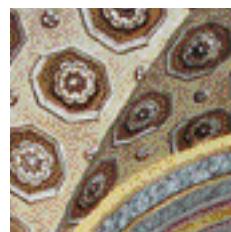
Autour de la baie sud, un dessin de faux-marbre vert foncé souligne l'encadrement de l'ouverture. Dans son ébrasement, un décor floral porté par un vase anime les panneaux latéraux.

On retrouve l'ensemble de cette composition sur le mur nord du chœur. Les liserés pressentis sous le badigeon ocre demeuraient, en fait, les restes d'une fenêtre dessinée en trompe-l'œil avec un encadrement et des ébrasements identiques à ceux dégagés sur la face sud.

Ces travaux de restauration furent accompagnés d'une réfection générale de l'installation électrique du chœur. L'éclairage existant, trop violent, fut repris par encastrement des fourreaux et par la mise en place de projecteurs adaptés munis de lentilles ovalisantes, de grille anti-éblouissements et de filtres anti-UV, dissimulés sur les chapiteaux des piles, apportant un éclairage discret et préservant les décors peints comme les tableaux.

Manuelle Véran-Héry

MONUMENTS



& ÉDIFICES



Détail de la croix de consécration dégagée sur le pilastre droit à l'entrée du chœur.



Élévation nord et sud du chœur.

Fiche technique

MAÎTRE D'OUVRAGE
commune d'Albertville

MAÎTRE D'ŒUVRE
Manuelle Véran-Héry,
architecte du patrimoine
DPLG

MONTANT TOTAL
232 889,76 €

DURÉE DES TRAVAUX
décor peint :
septembre 2001
à mai 2002
électricité :
juillet 2002



Fouille archéologique du Chenet des Pierres à Bozel

La préhistoire des massifs internes des Alpes du Nord constitue un domaine encore à approfondir du passé de notre région. Depuis 1999 des recherches entreprises près du hameau des Moulins sur la commune de Bozel, ont révélé un important site archéologique daté du Néolithique (-5000 – 2000 avant JC). La fouille en cours d'un secteur de près d'une trentaine de mètres carrés, livre progressivement de nombreuses informations sur la vie des premiers paysans alpins.

Au cœur de la vallée de Bozel, bras latéral de la Tarentaise, le site archéologique se trouve à proximité du hameau des Moulins, au pied de la dent du Villard, en contrebas du complexe moderne de Courchevel. Dans une pente raide d'ubac, aujourd'hui couverte par l'extension de la hêtraie-sapinière, les occupations humaines se sont implantées sur une série d'étroites terrasses étagées dans un spectaculaire chaos de grands blocs rocheux d'origine glaciaire.

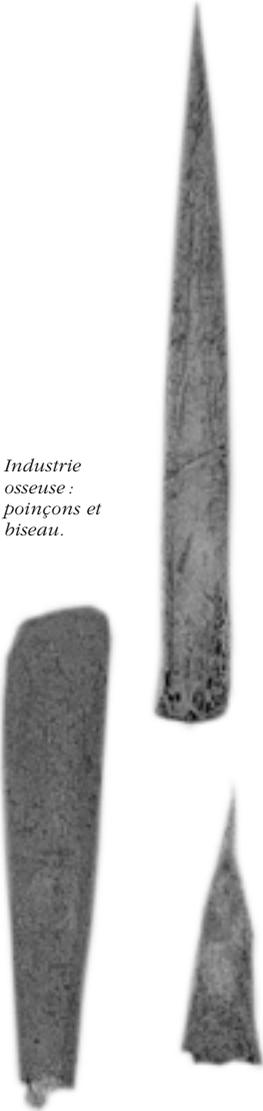
Signalé dès 1909 par l'archéologue dauphinois H. Müller, le site du Chenet des Pierres, a fait l'objet d'une première évaluation par sondages en 1999. En plusieurs points, une complexe stratification de niveaux archéologiques a été mise en évidence, ensevelie sous des amas de blocs éboulés et de dépôts remaniés.

Dans le secteur le plus accessible et le mieux préservé, une fouille programmée débutée en 2001, devrait se poursuivre plusieurs années. Les dépôts archéologiques se présentent comme une succession de fins niveaux limoneux gris bruns, asso-

ciés à des foyers et des structures empierrées. Reconnus par sondage sur plus d'un mètre d'épaisseur, ils témoignent d'une longue série d'occupations humaines entre la première moitié du cinquième millénaire et l'extrême fin du troisième millénaire avant J.-C. Des datations par le radiocarbone sont en cours et permettront d'affiner cette chronologie. La majeure partie des vestiges appartient cependant au Néolithique moyen. Le Néolithique final n'est représenté que par des éléments épars et peu nombreux.

Les sédiments finement individualisés et décapés à la truelle, sont systématiquement prélevés et soigneusement tamisés pour recueillir des témoins parfois extrêmement petits : des graines de céréales et de légumineuses carbonisées par exemple. La fouille d'un tel site nécessite une grande minutie, de longs travaux d'élaborations et des analyses de laboratoire pour interpréter au mieux les traces ténues livrées par les couches archéologiques. Nombreux mais très fragmentés, les vestiges découverts révèlent la large palette d'activités artisanales exercées sur le site : façonnage de lames

Industrie osseuse : poinçons et biseau.



Fragments de céramiques néolithiques décorées.

A droite, vue générale du secteur fouillé.



de haches en roche verte, taille du quartz hyalin pour l'outillage et la parure, travail de l'os et du bois de cerf pour la production de pointes et de manches d'outils, façonnage de meules en pierre, de parures sur galets de schiste...

Plusieurs thèmes complémentaires orientent les recherches en cours. L'étude du contexte régional permet de restituer l'insertion du site dans les grands réseaux de circulations et d'échanges. Le questionnement du degré de mobilité des populations, du caractère permanent ou saisonnier des



Meule en roche locale.

occupations du site, renvoie plus largement au débat sur les modalités des premières exploitations de la montagne. Enfin l'examen des fonctions particulières permettra d'aborder le statut du site et de répondre aux interrogations soulevées par le choix d'une implantation très particulière en ubac. Le site du chenet des Pierres semble avoir joué un rôle spécifique dans le maillage territorial. La découverte cette année d'une stèle anthropomorphe et d'au moins un menhir orné de cupules vient soutenir cette hypothèse.

Les premiers résultats restent encore très partiels mais sont déjà multiples. Ils permettent de souligner l'importance et la précocité de l'occupation des montagnes savoyardes, qui semble débiter avec force au moins dès le début du Néolithique moyen. Les influences culturelles de l'Italie du Nord sont très marquées et se traduisent dans des formes et décors céramiques parfois totalement inédits sur le versant français des Alpes. La variété des matières premières utilisées montre l'insertion du site dans des réseaux d'échanges très élaborés pour lesquels la chaîne alpine n'a jamais constitué un obstacle.

Alors que la fouille vient seulement de débiter, le site du Chenet des Pierres révèle donc déjà sa complexité et son importance. Ce travail de longue haleine, mené grâce au soutien matériel des collectivités locales, va contribuer de manière considérable à la connaissance du passé des hautes vallées savoyardes.

Pierre-Jérôme Rey

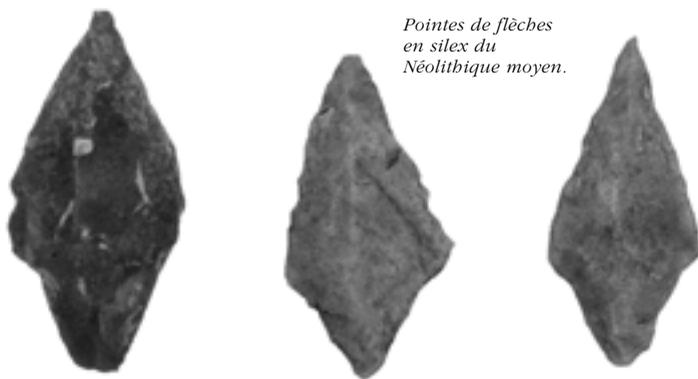


Stèle anthropomorphe taillée dans un bloc de schiste gris (hauteur 80 cm).



Le tamisage des sédiments recueillis.

Cette fouille programmée est réalisée sous le contrôle scientifique de la Commission Inter-régionale de la Recherche Archéologique. Elle est subventionnée à part égale par l'État et le Conseil général de la Savoie. Tout les participants sont bénévoles. Ouvert à tous les passionnés, le chantier accueille cependant essentiellement des étudiants en Archéologie qui viennent compléter leur formation universitaire par des stages de terrain.



Pointes de flèches en silex du Néolithique moyen.

Le chaos de blocs du Chenet des Pierres pendant la fouille.





Le service archéologique du Conseil général de la Haute-Savoie : un outil de gestion du patrimoine au plus près du territoire.

Un service archéologique départemental

Créé en 1984 par le Conseil Général, le service archéologique compte aujourd'hui quatre personnes dont un emploi-jeune et une personne détachée de l'Institut National de Recherches Archéologiques Préventives. Il occupe depuis 2001 le niveau supérieur de l'ancien silo des Archives dans l'enceinte du Conservatoire d'Art et d'Histoire, siège de la Direction des Affaires culturelles du département.

Dès 2003, les deux niveaux inférieurs du silo seront aménagés en un Dépôt de Fouilles départemental, cofinancé par le ministère de la Culture et de la Communication. Ces espaces optimiseront les conditions d'étude, de gestion et de conservation du matériel archéologique recueilli dans le département ; la construction d'une chambre froide assurera la conservation de certains mobiliers comme les échantillons de pieux en bois prélevés pour analyses par les archéologues de l'antenne ancienne du Département de Recherches Archéologiques Subaquatiques et Sous-Marines, dans les stations lacustres des lacs Léman et d'Annecy.

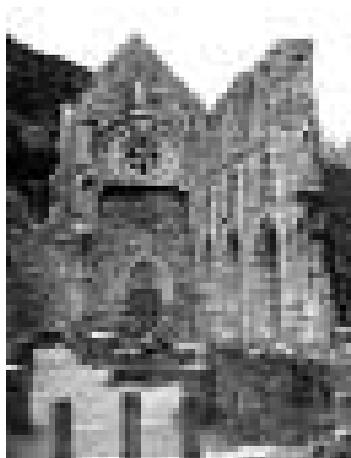
L'abbaye Sainte-Marie-d'Aulps Recherches archéologiques, 1996-2002

Dans le cadre de la mise en valeur du site par la communauté de communes de la vallée d'Aulps, l'abbaye cistercienne Sainte-Marie-d'Aulps fait l'objet depuis 1996 de recherches historiques et archéologiques. L'abbaye présente aujourd'hui ses ruines dans un écrin de verdure propre au paysage de cette vallée du Chablais. L'église abbatiale, construite entre la deuxième moitié du XII^e et le début du XIII^e siècle, dresse sa façade monumentale et les deux premiers murs de la nef sauvés d'une trop prompt destruction. En contrebas, près de la Dranse, la porterie du XVI^e siècle (porte charretière et porte piétonnière) est encore accolée à des bâtiments agricoles dont une ferme du XVIII^e siècle. Le tracé de l'enceinte et les courtils établis en terrasses sont assez bien conservés. À l'est de l'abbatiale, dans le hameau actuel, le moulin et le cabaret ont été transformés en habitations. Les fouilles

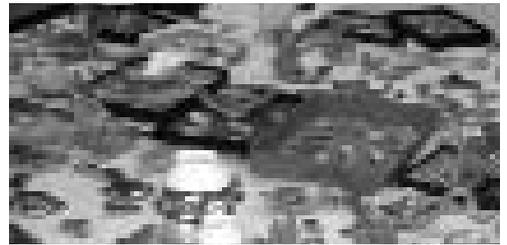
archéologiques et les études d'élévation ont permis de retrouver des structures disparues et d'analyser les techniques de construction utilisées. Si aucune trace du cloître médiéval n'a été mise au jour, en revanche l'emplacement du cloître moderne a pu être déterminé de même que la typologie des galeries à baies ébrasées. Les découvertes les plus importantes concernent l'organisation de la porterie, qui jouxtait un bâtiment à étage desservi par une tourelle d'escalier de belle facture. Ce bâtiment avait probablement une

fonction d'hôtellerie. Situé à l'emplacement de la rampe actuelle conduisant à l'église, à l'interface du monde extérieur, l'existence de cette porterie-hôtellerie impliquait une circulation primitive au sein de l'abbaye, différente de celle du XVIII^e siècle. Les recherches effectuées à Sainte-Marie-d'Aulps permettent aujourd'hui de retrouver l'articulation des espaces médiévaux et modernes, et ainsi d'envisager un nouveau circuit de visite présentant l'abbaye dans son contexte historique.

Anne Baud



Vestiges de l'église abbatiale édifiée dans la seconde moitié du XII^e siècle.



Tri et remontage de la vaisselle en terre vernissée découverte dans le dépotoir d'un atelier du Saint-Sépulcre, datable de la première moitié du XIX^e siècle.

Le service archéologique continuera quant à lui à assurer sa vocation d'être un outil de consultation et de conseil, auprès des particuliers, des collectivités locales et des administrations. Il faut sans doute le considérer comme un interlocuteur institutionnel – le plus proche du territoire – à même de recevoir, contrôler, enregistrer et centraliser informations et observations d'origines très diverses. Cet inventaire enrichit les bases de données du patrimoine archéologique dont la protection est assurée par l'Etat.

Après avoir conduit durant plusieurs années des chantiers de sauvetage liés à des projets immobiliers (quartier des Romains à Annecy par exemple), et de voirie (contournement de Faverges en collaboration avec l'Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales) ou à des travaux de restauration dans des bâtiments anciens (église de Viuz-en-Sallaz), le service se trouve aujourd'hui associé à de nombreux projets de valorisation de sites (circuit dans la ville antique de Boutæ (Annecy), testé aux Journées du Patrimoine 2002 et réalisé en collaboration avec la conservation des musées de la Communauté de l'Agglomération d'Annecy, projet d'aménagement de la voie romaine du Val de Fier à Seyssel et étude des fours à chaux du XIX^e siècle de Cons-Sainte-Colombe, élaborés à la demande des communes).

Sa proximité lui permet de pouvoir résoudre au plus vite des situations difficiles, telle celle liée à la découverte inopinée des fondations de l'église médiévale du Saint-Sépulcre lors des travaux d'agrandissement du lycée Gabriel Fauré à Annecy en 2001.

Cette opération, conduite grâce au concours du Conseil régional, a amené le service, suite à la découverte d'un dépotoir d'atelier de potier, à s'associer à un programme de recherches sur les faïences et les céramiques vernissées de Savoie, initié par les musées de la Communauté de l'Agglomération d'Annecy et concrétisée en 2001 par des sondages dans les zones de rejet de l'atelier de Sainte-Catherine, en activité à la fin du XVIII^e siècle...

Outre une chronique annuelle publiée dans la Revue savoissienne, le service s'est lancé dans l'édition d'une série de plaquettes sur le patrimoine monumental du département et espère pouvoir développer prochainement une collection de monographies sur des sites archéologiques ayant fait l'objet de recherches approfondies comme l'abbaye Sainte-Marie-d'Aulps.

Joël Serralongue

Roger Frison-Roche

itinéraire d'un premier de cordée 1906-1999

ACTUALITÉS



EXPOSITIONS

Centre d'interprétation de la montagne du XX^e siècle, la Maison des Jeux olympiques a choisi d'honorer Roger Frison-Roche en présentant l'exposition conçue par la ville de Chamonix-Mont-Blanc.

Journaliste, photographe, romancier, guide de haute montagne, explorateur, conférencier, Roger Frison-Roche n'était pas seulement l'auteur du plus célèbre roman de montagne du monde, *Premier de cordée*... Témoin de son temps, il a traversé le siècle et parcouru le monde en une vie d'aventures exceptionnelles.

Pour Martine Charroy, qui a permis cette exposition en ouvrant les archives familiales, Roger, son père, lui a légué « l'amour de la montagne qui permet d'aller à l'essentiel et de voir les autres. » De superbes photographies noir et blanc, dont certaines sont dues à Georges et Pierre Tairraz, amis et compagnons d'aventures, des extraits de films, notamment le "film du film" de *Premier de cordée* tourné en 1943, des extraits sonores de ses interviews, des documents ou des objets personnels, et enfin une collection impressionnante d'éditions étrangères de ses livres, constituent les éléments clés de cette exposition.

Le parcours propose au visiteur différentes séquences :

- Paris-Beaufort-Chamonix : les années de découverte
- *Premier de cordée*: le livre, le film
- L'aventurier : alpinisme, journalisme, Résistance, explorations au Sahara et au Grand Nord
- Homme public, homme privé, un thème à découvrir en salle de lecture : l'écrivain, et le conférencier, sa famille et la famille des guides de haute-montagne.

Le livre, *Frison reporter* (éditions Esopo - Chamonix, 2001) accompagnant l'exposition, révèle la diversité de son talent de journaliste, grâce à un choix d'articles et d'illustrations inédits réunis par Catherine Cuenot, commissaire de l'exposition.

Exposition
du 17 décembre 2002 au 4 octobre 2003

Maison de l'olympisme,
des sports d'hiver et de la montagne
11 rue Pargoud (centre ville) - 73200 Albertville
tél. 04 79 37 75 71 / fax 04 79 32 38 75
mél : maisonjeuxolympiques@wanadoo.fr
Ouvert de 9h à 12h et de 14h à 18h
sauf dimanche et jours fériés
juillet et août de 9h à 19h
dimanche et jours fériés de 14h à 19h



MAISON DES
JEUX OLYMPIQUES

De chaleureux remerciements à la famille Frison-Roche et particulièrement à Martine Charroy Frison-Roche, à Danièle Tairraz, ainsi qu'à la Ville de Chamonix Mont-Blanc, la Conservation départementale du patrimoine de la Savoie et toutes les personnes et institutions qui ont enrichi cette exposition en prêtant leurs objets ou leurs documents et en offrant leurs conseils et leurs témoignages.

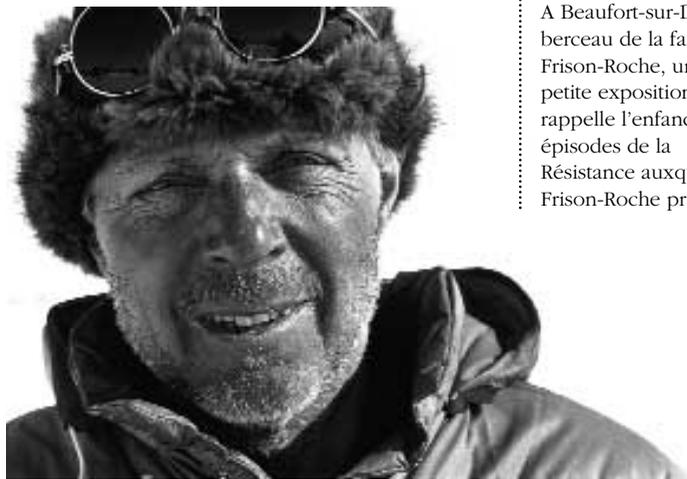
A Beaufort-sur-Doron, berceau de la famille Frison-Roche, une petite exposition rappelle l'enfance et les épisodes de la Résistance auxquels Frison-Roche prit part.

L'appel de la liberté

Le 17 décembre 1999 disparaissait Roger Frison-Roche. A Chamonix, une toque de fourrure en hiver, un chapeau tyrolien au printemps, un panama l'été, attiraient nos regards... et si c'était Frison? Chaque jour de l'année, par tous les temps, il quittait son chalet Derborence, sur le versant du soleil, pour aller déjeuner en ville et, vers midi, sur le trajet de l'église à la gare, chacun suivait des yeux sa haute stature, chacun le saluait familièrement : « Salut Roger... Adieu Frison... » Répondant gentiment à tous, il ne manquait pas de boire un verre avec l'un ou l'autre. Il déambulait, toujours très élégant, très droit, balançant sa canne, le regard levé vers les montagnes, jamais blasé, toujours ébloui par le cadre où il avait choisi de vivre... libre jusqu'au dernier jour.

Rendre hommage à cet homme hors du commun, c'est bien sûr évoquer ses succès littéraires et ses exploits sportifs, mais aussi son charisme, son humour, sa simplicité.

Sa plus grande force fut sans doute sa curiosité, au service de sa liberté. Liberté de choisir sa vie, liberté de s'instruire tout seul, selon ses goûts. Savoyard de souche, de toutes ses fibres et de toute son âme, né à Paris, rêvant toute l'année scolaire à ses vacances beaufortaines, il quitte le collège sans même un certificat d'études, et



Dans le Grand Nord canadien, 1966,
© photo Pierre Tairraz.

trouve un emploi, prédestiné, à la célèbre agence de voyage Cook, à 14 ans. Dès lors, les somptueuses affiches de voyages de l'époque, les guides touristiques qu'il apprend par cœur remplacent avantageusement les manuels scolaires ! Frison-Roche, étudie ainsi, sans douleur, l'histoire, la géographie et l'anglais. Grâce à son savoir, sa persévérance et sa débrouillardise, le tout jeune homme réussit à fuir la ville et à gagner Chamonix, à 16 ans, déjà voyageur, déjà nomade.



Ballade à Chamonix dans les années 50 (photo D. R.).



Au Sahara en 1937 (© photo Albert Plossu).

En direct du sommet du Mont-Blanc, 1932 (photo D. R.).



Roger (à droite) et son cousin à Beaufort, 1914-1915 (photo D. R.).

« Je suis un nomade... qui a des attaches » se plaisait-il à affirmer avec un petit sourire.

Et pendant les 93 années de sa vie, son dynamisme, sa capacité à écouter, à partager, son infinie patience lors des rencontres avec ses lecteurs ou les auditeurs de ses conférences à travers le monde, l'ont rendu formidablement attachant. Sa famille, partie secrète de sa vie, sa femme, ses trois enfants, ses huit petits-enfants, comptaient beaucoup pour lui, même si ses aventures l'avaient souvent soustrait à leur affection...

Frison a mené sa vie intuitivement, suivant son attirance pour la montagne, le désert et plus tard les espaces glacés du Grand Nord, porté par son admiration pour la Nature, en osmose avec les animaux et les hommes libres qui la peuplent.



Dès 1924, dans différents journaux, sa plume lui offre les moyens de traduire cette admiration, lorsqu'il raconte une course en montagne, une chasse au chamois dans le Haut-Faucigny ou les joies de la neige.

Une première découverte du Sahara en 1935, le grand sud, la lumière, les couleurs et les sons du désert, le contact avec les Touaregs, vont cristalliser son besoin d'évasion et, avec son premier livre, *L'appel du Hoggar*, le journaliste devient un véritable « écrivain voyageur ».

Premier de Cordée, simple feuilleton écrit au jour le jour pour la *Dépêche Algérienne* en 1941, en

plein désarroi de la défaite, apporte à ses lecteurs un souffle de grand air, dépoussière la littérature de montagne de l'époque tout en refusant la soumission et la résignation. D'ailleurs, après un éprouvant passage dans les geôles nazies, Frison rejoint en 1943 le maquis beaufortain et ceux qui luttent pour la libération de la France. Il attendra 1968 pour leur rendre hommage dans un roman, *Les Montagnards de la Nuit*, salué par tous les protagonistes de cette histoire vraie.

Ses récits de voyage, ses reportages et ses ouvrages documentaires chantent la liberté souvent menacée des peuples nomades, qu'ils soient du Sud ou du Nord, Touaregs, Lapons, Indiens ou Esquimaux. Puisque tout l'intéresse, il ne supporte pas très bien les étiquettes qui cherchent à l'enfermer : « À la parution de *La Grande Crevasse* on me classe « écrivain de montagne ». Après *La Piste Oubliée*, je deviens « écrivain saharien » ! À désespérer ! » disait-il.

Son dernier roman, écrit en 1985, à presque 80 ans, raconte l'histoire vraie de René Caillié, extraordinaire aventurier du XIX^e siècle qui fascine l'écrivain autant qu'il l'étonne : cette volonté inflexible d'atteindre le but qu'il s'est lui-même fixé, rejoindre à pied Tombouctou, conduit son héros à devenir, lié par une foi aveugle, L'Esclave de Dieu.

Frison-Roche, lui, ne se soumet qu'à une emprise, celle, « magique », de la nature et surtout de la haute montagne. C'est pour cela que ses conquérants, les guides, sont si admirables à ses yeux. Il désira de toutes ses forces faire partie de la « confrérie hermétique » de la Compagnie des guides de Chamonix et lui, le beaufortain, fut le premier étranger à être admis en son sein. C'était en 1930.

En 1999, devenu leur doyen, ami des plus jeunes autant que des anciens, il était parmi eux quelques jours avant sa mort, au repas annuel, un peu fatigué, un peu absent, déjà parti... À la fête des guides du 15 août, sur le parvis de l'église de Chamonix, celui que les guides appelaient leur « philosophe montagnard » manque à l'appel... mais du Beaufortain au fin fond du Sahara, partout où Roger Frison-Roche est passé, on se souvient de lui. Il nous a laissé un message d'optimisme, d'humanisme et de liberté.

Catherine Cuenot



Lors de la parution de Premier de cordée avec son éditeur Benjamin Arthaud, 1941 (© Le Petit Dauphinois).



ACTUALITÉS

Les Dufour, peintres du baroque en Maurienne

Depuis 1997, l'œuvre de la dynastie des peintres mauriennais Dufour, aussi prolifique que méconnu, a été l'objet de recherches dans les domaines de l'Histoire généalogique et de l'Histoire de l'Art impulsées par la Conservation départementale. Après une campagne pluri-annuelle de restauration, fruit d'un partenariat entre les collectivités propriétaires, le Conseil général de la Savoie et l'Etat, la Conservation départementale propose au public, avec le concours de la Région Rhône-Alpes, une restitution de cette action d'étude et de sauvegarde d'un patrimoine religieux montagnard des XVII^e et XVIII^e siècles : l'exposition *Les Dufour, peintres du baroque en Maurienne*, présentée du 6 décembre 2002 au 2 mars 2003, au Musée savoisien, sera accueillie sous une forme itinérante en Maurienne au cours de la saison estivale 2003.

Jean-François Laurenceau

Hommage à Jean Moreaux au musée Faure

L'exposition d'automne du musée Faure d'Aix-les-Bains a présenté les œuvres peintes et sculptées de Jean Moreaux, artiste de grand talent et parcours prolifique et tourmenté.

Né en 1938 à Lyon, il passe son enfance et son adolescence à Chambéry, où il se consacre davantage au football qu'aux études. Très tôt attiré par les choses de l'art, il fait ses premières armes aux « Arts Déco » de Grenoble, avant d'être appelé à la guerre d'Algérie, épisode qui ne lui laissera que doute et amertume, et va considérablement influencer sur son œuvre.

Il va se consacrer à cœur ouvert à la peinture dès 1964-65, et réside alors à Amsterdam puis à Bruxelles. Il y découvre les artistes du groupe « Cobra », Appel et surtout Asger Jorn, qui le guide vers une écriture résolument abstraite où prédominent courbes et grands aplats où chante la couleur. C'est aussi la période où il s'adonne à l'écriture « graffiti », où il manie parallèlement couleurs brossées et humour explosif (critique globale du monde qui l'entoure).

En Italie, où il vit dans les années 70, il va davantage encore concrétiser son engagement critique face à toutes les plaies et maladies du monde

environnant, en même temps qu'il revient peu à peu à la figuration. Ce sont des années entrecroisées, où il laisse libre cours à ses préoccupations politiques et éthiques, toujours avec humour et en une débauche de couleurs.

Les années 80 sont celles de son retour en France, dans la campagne de Sologne, où il invente le « baroxysme », sorte d'hyperréalisme en deux et trois dimensions aux accents toujours cocasses, parfois d'une façon assez grinçante, mais toujours avec virtuosité et magnificence colorée.

Il découvre aussi les États-Unis et New York où il réside quelques temps.

Son écriture est à la fois parodie graphique du monde des magazines et de la publicité en même temps qu'une provocation permanente, celle d'un artiste déchiré entre ses angoisses et son souci de la dérision. Il peint, sculpte, écrit, sans toutefois accéder à la notoriété qui aurait dû être alors la sienne.

Au total, son œuvre offre des facettes multiples, une écriture en perpétuelle évolution, mais où tout sonne juste. C'est un grand artiste, au monde intérieur tourmenté et multiple, homme attachant, drolatique et beaucoup plus subtil qu'il n'y paraît au premier abord.

Jean Moreaux nous a quittés en 2001. Cette exposition permettra de découvrir ou redécouvrir cet artiste malheureusement oublié par la célébrité.

André Liatard



Jean Moreaux dans son atelier de La Bussière.

Restauration du Temple de Diane

La ville d'Aix-les-Bains, en collaboration avec la Conservation Régionale des Monuments historiques, se lance dans la restauration du Temple de Diane, monument gallo-romain jouxtant l'hôtel de ville. Cet édifice, l'un des trois temples antiques subsistant en France, sera sans doute réhabilité en 2004-2005.

Cimes 2002 : perspectives pour un nouveau siècle de sports d'hiver

La FACIM a organisé les 9 et 10 décembre 2002 à Courchevel, lieu de sa naissance, une conférence internationale intitulée CIMES (conférence internationale sur la montagne – environnements et sociétés) portant sur l'avenir des stations de sports d'hiver. Cet événement s'inscrit dans un travail plus large que la FACIM a engagé il y a plus de deux ans sur la thématique des stations. Cette conférence se veut un lieu de débats qui permettra aux concep-

teurs, élus et gestionnaires des stations de dresser un état des lieux de leur activité, de confronter leurs réflexions avec celles de spécialistes venus d'autres massifs et d'autres pays, afin d'imaginer tous ensemble l'avenir de leurs montagnes. La co-présidence du conseil scientifique des CIMES a été assurée par Claude Meyzenq (géographe – Université de Savoie) et Philippe Moisset (expert – Solidec)

qui ont coordonné les travaux des trois groupes de travail animés par Françoise Gerbaux (chargée de recherches CNRS, IEP de Grenoble), Michel Bauer (économiste – Université de Savoie) et Bruno Vayssièr (architecte, directeur de la fondation suisse Braillard Architectes). Deux séminaires préparatoires se sont tenus durant cette année : *Le touriste, l'architecte, l'urbaniste* avec l'IGA et l'Association des Patrimoines Alpins, à Sierre

(Suisse) en mars et *La gouvernance locale dans les stations de montagne* avec l'IEP, le CISM et le CEMAGREF à l'Université de Savoie en septembre dernier. Les questions débattues durant la conférence et les connaissances acquises au fil de sa préparation nourriront les contenus du programme de découverte sur les stations, qui devrait débiter dès l'été 2003 (en collaboration avec les CAUE de Savoie et Haute-Savoie), ainsi que la conception d'un

outil pédagogique à laquelle la FACIM participe aux côtés de l'Éducation Nationale. Enfin, la constitution d'un fonds d'archives sur les *Pionniers de l'or blanc* devrait donner toute sa dimension patrimoniale à cette thématique et à l'ensemble des programmes de sensibilisation et de valorisation de cet héritage particulier à la Savoie : les stations de ski.

Marie Wozniak

FACIM



Fragments d'un voyage aux Alpes par Victor Hugo
présenté et annoté par Jacques Seebacher,
Séquences, 2002, 9,50 €

C'est au retour du sacre de Charles X en mai 1825, où il s'était rendu en compagnie du savant bibliophile Nodier, qu'un contrat liant Hugo, Nodier, Lamartine et Taylor fut établi déterminant la rédaction de leur " voyage poétique et pittoresque au Mont-Blanc et à la vallée de Chamouny " (voir *Rubrique* n°9, p.3). Il ne fut malheureusement pas suivi d'effet et seul Hugo fit paraître en 1829 le récit de son voyage - le plus doux souvenir de ma vie - en deux textes, aujourd'hui rassemblés dans cette nouvelle édition.



Pierre-Louis De la Rive ou la belle nature. Vie et œuvre peint (1753-1817)
par Patrick-André Guerretta,
Georg éditeur, 2002, 165 €

Pierre-Louis De la Rive (1753-1817) constitue une figure essentielle de l'histoire du paysage. Son activité s'épanouit à une époque charnière entre arts néoclassique et romantique. L'artiste genevois unit l'héritage du hollandisme à celui du paysage idéal élaboré au XVII^e siècle par Claude Lorrain. Maître de la science de la lumière et doué d'une parfaite virtuosité, sachant conjuguer contemplation du microcosme végétal et compréhension de l'harmonie universelle, Pierre-Louis De la Rive était recherché autour de 1800, de Paris à Saint-Petersbourg, pour ses paysages composés empreints de poésie, bâtis selon l'idéal classique de la « belle nature ». En Suisse, son envergure est comparable à celle de Jacques-Laurent Agasse et Wolfgang-Adam Töpfer. Il précède les grands peintres du paysage romantique. Cette monographie est la première publication exhaustive dévolue à Pierre-Louis De la Rive, couronnée par le Prix de la Société

genevoise d'études italiennes (1998), elle met en lumière de nombreuses œuvres inédites, provenant de collections particulières. Elle est complétée en appendice par la reproduction intégrale du précieux Livre de Vérité autographe.



Ours et loups en Savoie (seconde moitié du XVIII^e siècle - début du XX^e siècle)

par Frédéric Janin, *L'Histoire en Savoie n°4 nouvelle série*, 2002, 19,50 €

A l'heure où les loups font leur réapparition dans les Alpes françaises et où l'on songe aux moyens d'une nouvelle cohabitation, il est bien utile de se pencher sur les siècles passés, qui virent une longue lutte et l'éradication des ours et des loups en Savoie. Le présent ouvrage utilise une masse considérable d'archives inédites de la monarchie sarde, du Premier puis du Second Empire et de la Troisième République. Il reconstruit réalité et imaginaire des relations des savoyards avec ces prédateurs qui peuplaient montagnes et forêts aux XVIII^e et XIX^e siècles. Puis retrace les étapes de leur élimination, prouvant qu'en Histoire, le retour aux sources est le meilleur moyen de mettre à bas les légendes, il apporte un utile éclairage aux débats les plus actuels.



La Savoie dans l'Europe Actes du XXXVIII^e Congrès des Sociétés Savantes de Savoie - Moûtiers 9 et 10 septembre 2000, Mémoires et Documents de l'Académie de la Val d'Isère - Tome XXVII (nouvelle série), Moûtiers, Tarentaise, 2002, 20 €

Le cas de la Savoie illustre parfaitement conditions et facteurs d'appartenance à l'Europe. La Savoie, au croisement des vallées et des cols alpins, les remplit bien sûr. Depuis fort longtemps une partie considérable des communications européennes passent par son territoire. La Savoie a tissé très tôt avec toutes les régions

européennes voisines des relations très fortes par migrations et voyages. Le dynamisme des nombreuses personnalités évoquées dans ce colloque en témoigne. Comme le montrent son archéologie, sa littérature, à travers le Christianisme et l'héritage des Lumières, la Savoie a pleinement participé à toute époque au mouvement de la Civilisation européenne. On ne retiendra ici, à titre d'exemple, que sa contribution au développement et à la codification de la langue française, à la Réforme catholique. On y ajoutera la précocité novatrice des réformes administratives et sociales introduites par sa dynastie au XVIII^e siècle. Depuis le Moyen-Âge, l'Europe est structurée par un réseau complexe de relations. Au traité de Westphalie, au XVII^e siècle, naît un système international européen avec ses règles, sa diplomatie, qui ont pour but de circonscrire les conflits. La Savoie y a eu très tôt sa place, en fonction de sa situation stratégique cruciale et des alliances matrimoniales étrangères de sa dynastie, à la fois nombreuses et judicieuses...



Le Comté de Savoie du XI^e au XV^e siècle. Pouvoir, château et Etat au Moyen-Age
par Bernard Demotz,
éd. Slatkine, 2000

Présenter le comté de Savoie du XI^e au XV^e siècle, c'est d'abord évoquer une vaste principauté réussie, exemplaire dans son organisation et particulière dans son adaptation à la montagne. C'est aussi suggérer les mutations du rôle du château-fort qui s'adapte à un pouvoir qui se forge dans un monde progressivement marqué par la féodalité et de plus en plus par l'idée d'Etat. Le comté de Savoie incite aux vastes perspectives dans le temps et dans l'espace. La dynastie princière a fourni de façon continue durant 400 ans des hommes de valeur qui ont organisé un monde naturellement cloisonné et méfiant autant que dynamique : l'exemple est rare. Principauté maîtresse des Alpes occidentales, la Savoie a occupé une place notable dans le Saint-Empire et conduit une action diplomatique d'envergure au Moyen-Âge.



Dictionnaire du Rhône médiéval. Identités et langages, savoirs et techniques des hommes du fleuve (1300-1550)
en deux tomes
par Jacques Rossiaud,
Documents d'ethnologie régionale, vol. 23, 70 €

Faire revivre le monde du Rhône médiéval, du XIII^e au XVI^e siècle, par la connaissance des mots, voilà l'ambition de ce dictionnaire. Il dévoile ce que les hommes du Moyen-Âge pensaient de leur environnement, de leur travaux, et parfois d'eux-mêmes. Le premier volume en forme d'introduction replace dans un ensemble langagier, technique et social, les signes et les objets. La description du cadre géolinguistique, l'analyse de ses métamorphoses, l'évocation des crises et des conjonctions qui ont marqué l'histoire de la vallée du Rhône constituent autant de clés de la grandeur passée du fleuve. Le second volume rassemble en un dictionnaire quelques 650 vocables qui intéressent l'environnement, les instruments et les techniques de navigation, l'exploitation des richesses fluviales, l'univers socioprofessionnel, les normes de la circulation. Ils sont empruntés pour l'essentiel à des séries documentaires - comptabilités ; brèves notariales ; archives judiciaires.



Relevés d'architecture en Savoie, au cœur des Bauges, Maisons de village en Bauges

CAUE de la Savoie, 2001

Le Conseil général de la Savoie a confié au CAUE de la Savoie, dans le cadre de la convention culturelle Etat-Région, la réalisation d'une série de campagnes de relevés d'architecture en Savoie. Le premier volume était consacré au bâti ancien de moyenne Tarentaise. Pour cette seconde campagne, le CAUE a choisi le cœur du massif des Bauges et ses quatorze communes (Aillon-le-Jeune, Aillon-le-Vieux,



Arith, Bellecombes-en-Bauge, le Châtelard, La Compôte, Doucy, Ecole, Jarsy, Lescheraines, La Motte-en-Bauge, Le Noyer, Saint-François-de-Sales, Sainte-Reine). Ce travail cherche à rendre hommage aux hommes et aux femmes qui ont façonné le territoire et qui ont fait naître ainsi une architecture de terroir. Ces relevés s'adressent aux acteurs du présent qui, dans le respect du patrimoine dont ils sont les héritiers, participent à l'aménagement des Bauges.

Vinciane Neel

